CHARLES-THÉOPHILE FÉRET

L'ARC D'ULYSSE



L'ARC D'ULYSSE

OUVRAGES DE CH. TH. FERET

VERS

La Normandie Exaltée, couverture en couleur par Heidbrinck, 31 illustrations, 1902, à *Paris*, chez *Dumont*, 42, rue Barbey de Jouy, éditée à 3 fr. 50 (épuisée). Prochainement nouvelle édition, entièrement refondue.

Les Faunesses, édition illustrée par Uzès, Poirson et Fernand Fau, à *Paris*, chez *E. Giraud et Cie* (épuisé).

Hommages à la Belle Pelletière, à *Granville*, chez *J. Goachel* (épuisé), 1904.

Le Verger des Muses (*sur le Parnasse Normand*), à *Paris*, chez *E. Dumont*, 1911, édité à 6 fr.

L'Arc d'Ulysse.

THÉATRE

Maître François Villon, 5 actes, en prose, à *Paris*, chez *E. Dumont*, 1909, édité à 5 fr.

CRITIQUE

Du Bidet au Pégase (*Toutes les Poètesses Normandes, de Marie de France à Lucie Delarue-Mardrus*) chroniques en prose et en vers. Portraits. Edité à 6 fr., 1907, chez *E. Dumont*.

Les Cendres d'Ernest Millet, avec notes de Ch. Th. Feret. Tirage à 90 exempl. sur japon, édité à 10 fr. chez *Herpin à Alençon*, 1904. (Non mis dans le commerce).

Etude sur Henri Beauclair, à *Paris*, 1904, chez *E. Dumont*, édité à 1 fr.

Le Palinod de Normandie, an 1904, à *Paris*, chez *E. Dumont*, édité à 1 fr. 50.

Les Origines Normandes de François Villon, 1904, à *Paris*, chez *Floury*, épuisé.

Etude sur Léo Trezenik, 1903, à *Paris*, *à la Vie Normande*.

PRÉFACES

Des Rimes Paysannes, de Robert Campion, Lisieux, Morière, 1902.

Des Voyages à travers la couleur locale, de Charles Boulen, à *Paris*, chez *Rey*, 1906.

D'Un Poète Virois, 90 exempl. sur Hollande, *Paris*, 1906, à la *Société française d'imprimerie et de librairie*. (Non mis dans le commerce).

Dans l'Anthologie des Poètes-Normands, *Paris*, chez *Floury*, 1903 : **Essai sur l'Histoire de la Poésie Normande.**

CONTES

Henacchius, à l'Express Algérien, Alger, mai 1899.

Venus Medicinalis, à *Paris*, 1899, chez *Jehlen et Léguillon*.

L'Enfant de Mlle Dousse, 1901, chez *Herpin*, à *Alençon*.

Les Contes de Quillebœuf et du Roumois (*Frère de Norvège, Sœur Barbue, Les Chauffeurs, Conte de Noël, le Sixième Précepte, l'Imagier de Jumièges*) (seront prochainement réunis en un volume).

ROMAN

Pour paraître prochainement :

Les Présences Secrètes.

CHARLES-THÉOPHILE FÉRET

L'ARC D'ULYSSE



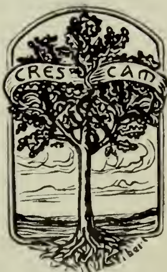


PARIS

ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Co
116, Boulevard Saint-Germain

—

1919



Prix net 4 fr 50.

A Fernand Fleuret,
au Poète et à l'Ami

CH. TH. F.

DES POÈTES ET DE LA GLOIRE

CHARLES-THEOPHILE FÉRET

L'ARC D'ULYSSE



VERS SAPHIQUES

Reddidi carmen, docilis modorum
Vatis Horati.

L'ARC D'ULYSSE

I

Jadis tronc rigide en la lumière pure,
Le style Achéen à la double courbure
L'asservit, pliant aux buts inexorables
Le puissant érable.

Et seul le tendra, — tant le fèvre a contraint
Le bois dans la corne et la corne en l'airain, —
Seul encochera le frémissant carreau
Le bras d'un héros.

Mais nul ne connaît sous ses haillons serviles
Les puissantes mains du destructeur de villes ;
Nul n'ôte le masque à cette comédie
Du Roi qui mendie,

Et qui doit gagner contre un gueux des chemins
Son droit sur le seuil à tendre aussi la main,
N'opposer au coup visant l'hôte sacré
Qu'un rire acéré.

Il voit les Rivaux dépeupler ses étables,
Crier à sa faim qu'elle affame les tables,
Et d'impurs désirs qui toute l'enveloppent
Souiller Pénélope.

Ah! la chose juste et secourable, l'Arc!
Qui comme un mouton égorgé dans un parc
Abat l'adultère et le pillard... Mais Zeus
Tempère Odusseus.

La prudence, comme une neige s'épanche,
Tombe froidement des rudes barbes blanches
Sur la dangereuse ardeur de la colère,
Et fait l'âme claire.

Tel le Circonspect désarme les piliers
De la lance aiguë et du rond bouclier :
La fuite aux mains nues ira heurter en vain
Les portes d'airain.

Jupiter tonnant démente les superbes,
Un sombre devin les fouaille de son verbe,
La nuit déployant ses ailes colossales
Oppresse les salles.

Némésis est là, dans l'ombre, qui pour voir
Ceux qu'elle a marqués lève son voile noir,
Et laisse couler de ses cruels yeux pers
L'arrêt qui les perd.

II

Enfin voici l'Arc ! A le bander s'irrite
Inutilement l'orgueil des Parasites.
Car aux lâches mains, Minerve, tu n'accordes
D'en tendre la corde.

Par son envergure et par son bec de fer
Il ressemble au large oiseau de Jupiter,
L'aigle et lui, de l'homme ou du Dieu outragés
Les prompts messagers.

Des riches pavés, où ses guenilles glissent,
Demi-nu, se dresse un musculeux Ulysse.
Il a saisi l'arme, et sous son crâne chauve
Brûle un œil de fauve.

Comme un maître en l'art de la lyre, tordant
La corde sur la cheville qui la tend,
Sans effort l'Archer bande l'arc insoumis.
Et ses ennemis

Pâlissent ! L'essai de la corde fidèle
Rend un son strident comme un cri d'hirondelle.
Mais ores que soient à ces faces félonnes
Les flèches, aiglonnes !

Les jeux sans péril, Antinoüs, sont clos.
Ta lèvre flairait un doux vin de Chios ;
Et que ta pensée était loin de la mort
Sur la coupe d'or !

Tombe ! qu'un sang noir élargisse les flaques
De vin rose. Tombe aussi, lâche Eurymaque,
Qui d'une rançon crus écarter le geste
Des Parques funestes.

Qu'un rubis éclate en l'ivoire du cou.
Les traits durs ont faim comme la dent du loup.
Et, plantés de dards, les Chefs semblent des faons
Qu'affolent les taons.

Et toujours l'arc tinte. Et les flèches mortelles
Sifflent. Et la mort hurle, gémit, ou bèle.
Mais au doux chanteur Phémios, s'il embrasse
Tes genoux, fais grâce,

O toi qui combats toujours pour la beauté,
Qui sus par le verbe et le fer racheter
Pénélope, comme aux rivages sanglants
Hélène aux bras blancs.

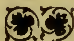
III

Plaise aux amants l'Arc argenté de Diane,
D'où sur les bois bleus et la mer océane
Pleuvent pâlement les silences qui pleurent,
Les rêves qui leurrent;

L'Aède aimera — Prince dépossédé,
Que sa force nue et son luth bien bandé
Aux seuils profanés dresse beau et cruel, —
Cet arc immortel,

Frère de la lyre irritée, où se choquent
Les haines d'airain dans le vers d'Archiloque;
Car la même fraude à sa justice il courbe,
Et les mêmes fourbes,

Les vils prétendants à notre bien royal,
Qui souillent les lits de cèdre et de santal,
Et dans les festins osent leur front lier
De notre laurier.



ROSSIGNOL

Les velours fastueux du soir drapent le fût
Bleuissant des vieux ormes ;
Et les bois apaisés ont des soupirs confus
De femmes qui s'endorment.

Réveillez-vous, Dryade et Nymphe ! Eveille-toi,
Ame lourde et fanée,
Car tu vas retrouver ce soir le jeune émoi
De ta seizième année.

Déjà l'ombre tressaille, et le lyrique oiseau,
Aussitôt qu'il prélude,
Fait jaillir une source et trembler un roseau
Dans le cœur le plus rude.

Mais, aux Muses sacré, crains de troubler ce lieu
Et la branche fidèle
Où revient chaque nuit se révéler un dieu,
Et se cacher une aile.

Car l'ombre seule est sûre au chanteur ; et le sang
Dont cette plume est rousse
Enseigne que toujours le caillou du méchant
Vise la gorge douce.

De geais rauques et bleus la gloire aime assortir
Les clinquants de sa jupe :
O flûte d'or, éteins les muables saphirs,
Avec les sottes huppes.

Et puisque doit l'hiver, sous un buisson, mouler
La neige à ton squelette,
Que l'orgueil du génie enfle aux plus hautes clefs
Ton gosier de poète.

Chante comme le vent sur l'orgue des roseaux ;
Et, pour t'ouïr, soudaines,
Qu'à leurs glauques plafonds les déesses des eaux
Surgissent jusqu'à l'aîne.

Pour les Dames d'antan, que préserve un sonnet
Vendosmois de la cendre,
Chante, et pour l'aubépin, dont s'aime couronner
L'Ombre qui fut Cassandre.

Celui, dont le chant doit périr, chante à l'écart.
Chante ! — Aux célestes portes,
— Chante si doucement — que se penche Ronsard,
Et t'approuve Desportes.

21 janvier 1918.

POUR LA TOMBE D'UN POÈTE TUÉ PAR SES FRÈRES

Tu foules un poète, ô passant, et, tu vois,
Nul laurier n'a pitié de cette tombe obscure.
En mémoire du Chant, nul relief ne figure
Ou l'orgueilleuse lyre ou l'agreste hautbois.

Cy-gît un cœur vaillant ! Dans cette mâle voix
La fierté des aïeux enflait un grand murmure ;
Mais sur la Terre-aux-beaux-Vergers la race est dure ;
Il mourut sans couronne, et c'est mourir deux fois.

En Christ harmonieux il allait vers ses frères,
Mais leur dague a puni l'extase téméraire.
Il se tut, son doux lied écrasé sur ses dents.

Ne mesure donc pas son œuvre, mais son âme ;
Et si tu veux marquer le crime et l'instrument,
Grave sur cette pierre une traîtresse lame.

13 septembre 1913.

CEUX QUI MARCHENT LES YEUX A TERRE

Ceux qui marchent les yeux à terre, qu'au tombeau
Leurs morts tirent, que ploie une grande injustice ;
Ou qui, les yeux perdus aux étoiles, bâtissent
Trop haut pour leur essor la chimère du beau ;

Les pleins de rêves qui n'ont rien dans le jabot ;
Qui s'arrêtent, un doigt au front, et rebondissent
Au plaintif rendez-vous des pâles Eurydices,
Ridicules martyrs, hués des chiens clabauds ;

Ceux qui marchent sans voir par la rue importune,
Ou collent aux carreaux leurs yeux comme deux lunes,
Qui parlent vite et bas, en murmure de flot :

Guette à leur lèvre folle, à leur menton qui saute,
Si jaillit leur pauvre secret, par quels sanglots
Ils reprochent à Dieu leur génie ou leurs fautes.



L'ANCÊTRE DE VARD

(Hommage au poète d'Aubevoye).

I

L'aïeul Gallois fut un de ces rudes archers
Que le Plantagenêt contre nos vieilles bandes,
Par le val angevin et la plaine normande,
Alliés peu sûrs, ruait de leurs âpres rochers.

Chasseur d'aigles, promu chasseur de gentilshommes,
Il envoyait sa flèche au défaut de l'armet
Téter le cou du Comte, et le Comte pâmait.
Et les têtes de ducs roulaient comme des pommes

Il était haut perché sous son casque de cuir.
Sa jambe héronnière et gantée au plus juste
Faisait valoir l'ampleur de l'épaule et du buste.
Il regardait les rois tourner bride et s'enfuir.

Qu'aille au Saxon le gain de la victoire fourbe ;
Mais pour l'Archer l'image émouvante des bras
Qui battent l'air, les grands chevaux cabrés là-bas,
Et les roses de sang éclatant aux cols courbes.

Il déchaîne comme un poète, comme un dieu,
Par le vouloir du fer et des jets de pensée
Les drames irrités d'une vive Odyssée.
Il ouvre les Enfers au héros furieux.

L'Arc est fée, où du bois qui plie, et de la corde
Qui tremble, cela fait la Conquête, la Mort,
La ville à sac, le blason neuf, le fief du Lord,
L'histoire, ce donjon où s'engouffre la horde.

Mais cela fait aussi le pied de l'étranger
Sur les Aïeux. Il songe aux anciennes tueries,
A Clamorgan, aux caps brumeux, où la Cambrie
Se lamente au frisson de ses bouleaux légers.

La Gaule est à son tour une proie héroïque ;
Est-ce à lui de brûler le chaume et le castel ?
De tuer dans des yeux si fiers et fraternels
La liberté gauloise avec ses mains celtiques ?

II

Il guerroyait alors vers le Château-Gaillard,
Qui gonflant puissamment ses crètes érectiles,
Gardait à Normandie et le fleuve et les îles.
La trompe d'un hérault sonna sur le rempart.

Elle annonçait la trêve et criait les consignes.
D'un rire rauque, aigu comme un hennissement,
L'archer dans l'air joyeux dispersant son tourment,
Dévalla des coteaux alors plantés de vignes.

L'innocence de l'air riait dans les roseaux.
Et la Cambrie en lui se tut, diminuée
Par l'ombre ardente, où claire et chastement nouée,
Une fille chantait en tournant ses fuseaux.

La Normande asservit sous sa grâce limpide
La voix d'airain et les yeux noirs de l'étranger,
Qui garda de la guerre au milieu des bergers
Un nom anglais sonore et sa face intrépide.

III

Le long corps du Gallois nourrit l'herbe et les joncs.
Puis les tours, dont Richard bâtit l'orgueil revêche,
Croulèrent, pans de murs troués de larges brèches.
La race du vaillant survécut au Donjon.

Elle dure en des fils anxieux, que tourmente
Le dérisoire honneur du grand Arc lumineux
Dans leur main secourable et indigente. En eux
La brumeuse patrie appelle et se lamente.

Après le mufle obscène on voit le mufle couard
Fuir leurs verbes ailés et leurs flèches vermeilles.
Mais leur pauvre jardin est aimé des abeilles,
Dont le peuple guerrier bruit comme des dards.

Ils graissent les wagons avec des mains royales.
Ah ! Vard, le fer te fut moins dur que le goujat.
Mais le sombre artisan que le jour outragea,
La nuit blanche l'apaise à ses clartés loyales.

Un doux fantôme advole et berce en son giron
Cette tête dolente et farouche, sculptée
Dans le buis, lion noir aux mèches révoltées.
— Hier tu te refusas, est-ce toi, Risetton ?

Et les Bardes Gaëls ont leur tour : « Soit bénie
« Ta main chère à la harpe, ô fils du vieil archer,
« Qui de l'arc sanguinaire as la corde arraché
« Pour qu'au luth elle sonne une mâle harmonie. »



VIEILLESSE DE POÈTE

L'âge va m'ébréchant, dent par dent, jour à jour,
Et cheveu par cheveu m'épile de sa pince.
Siège long et sournois ! — Un arc cruel et mince
Décime mes espoirs paradant sur la tour.

Terrasses, d'où j'ai vu venir à moi l'Amour
Sous la housse orfévrée et le manteau d'un prince,
Adieu ! L'hiver durcit l'arrogante province
Au pas de l'exilé, dont le souffle est plus court.

Je croise le dédain des Amantes ; qu'importe ?
N'ai-je pas pour m'aimer encor mes chères Mortes,
Qui baisent sans dégoût mes lèvres d'autrefois ?

Vers la mer ténébreuse irrué comme un fleuve,
Si mon regret regarde en arrière je vois
Les Muses rebâtir mon nom de briques neuves.

30 novembre 1911.

SUR MON PRENOM DE THÉOPHILE

J'ai deux parrains. — De l'un, libertin, j'héritai
Ce grand rire de bouc, sacrilège et salace.
Mes péchés m'ont valu quelques Père Garasse,
J'eus mon livre maudit, je fus persécuté.

Le second, Cellini du verbe, m'a vanté
Le pouce glorieux signant l'argile grasse,
Creusant le dur camée, et niellant la cuirasse ;
Sous lui j'ai peint, serti, cuit l'émail, et sculpté.

Quand il ne sera plus qu'un peu de cendre encore,
Gardez ce nom, le vôtre, en vos Urnes sonores,
Maîtres, et qu'on l'y grave après vos noms altiers.

Sur les rouvres puissants se hausse un lierre agile :
Théophile de Viau, Théophile Gautier,
Qu'on dise un jour : « Il fut un autre Théophile ».

9 mars 1912.

REGRET DE NORMANDIE

Je me promène seul sur un triste rivage,
Mon Roumois regrettant et la paix des ravins.
Qu'est-ce donc qu'ils chantaient, les beaux vers angevins :
« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ! »

Est-il d'heureux départ loin de son héritage ?
Maudit soit l'an, le mois, le jour, l'heure, où je vins
Vers ce Paris, croyant à des ordres divins,
Quand je pouvais rester poète de village.

J'eusse honoré le bien par l'épouse apporté ;
Peut-être qu'un rayon eut doré mon été ;
Mais si s'en fut allé mon vers en rêveries,

Le bonheur vaut la gloire. Après des jours sereins
Je mêlerais mes os à l'herbeuse patrie,
Au cimetière où dort mon peuple de marins.

14 juillet 1913.

PREMIER LIVRE

Il va naître, celui qui fera rayonner
Par le monde ta gloire en ses poses choisies,
Et ton cœur sous la presse avec tes *Poésies*
Sait l'angoisse et l'orgueil du livre nouveau-né.

Tu n'y veux rien souffrir de mesquin ni de bas.
Pour le bel elzevir et l'ivoirine marge
Le petit in-quarto sera-t-il assez large,
Dont le Japon ravit l'honneur aux Pays-Bas?

Ce livre, à quel prestige empruntes-tu son nom?
Au murmure marin d'une conque? A l'Automne,
Sous ses hêtres rougis t'effeuillant des couronnes?
Au chœur des Boucs noués aux Satyresses? — Non.

A la Nonne qui va parmi les buis amers
Sous les rosiers saignant comme la chair des saintes,
Tendrement ébranlée à la cloche qui tinte,
Qui tinte dans son cœur au rythme de tes vers.

Beaux yeux que le Céleste a guéris de l'Humain !
Pas chastes et prudents qui surent les gavottes !
C'est ton Poème, Ardeur amoureuse et dévote,
Haut comme un lys dans la prière de tes mains.

Mais hâte-toi d'aimer ton bien mélodieux.
Qu'Orgueil le multiplie en ses glaces profondes.
Le cisèle une Muse en sa bouche rotonde.
Hâte-toi de l'aimer, Poète, un an ou deux !

La Mode a des décrets que le cœur doit subir :
Elle a désenvoûté du divin Lamartine
Les Amantes qui sanglotaient sur sa poitrine ;
Les Harpes ne voient plus de belles mains souffrir.

Demain, te confrontant à tes traits d'autrefois,
Tu diras : « Est-ce moi, cet homme pâle et mince,
« Macéré dans le tendre ennui de sa province ?
« Le métal est plus grave aujourd'hui de ma voix.

« Gare aux dieux restaurés qu'outrage mon bouquin !
« Que de tropes fâcheux ! De formes désuètes ! »
Pour le ravoir, aux quais tu fouilleras les boîtes.
Tu le rachèterais de ton dernier sequin.

Souvent le premier fils est un bâtard. L'aveu
Nous fait rouges devant les puînés légitimes,
Purs, eux ! d'amour naïf, purs du lyrique crime.
Et c'est la règle : Au feu, le premier livre. Au feu !

Mais si ton premier chant est ton dernier sanglot,
Si la mort t'ouvre au Styx un sillage sinistre,
Ton vol brisé survit, ô Cygne du Caïstre,
Gloire d'un peu de sang et de plume sur l'eau.

Que le sort en décide : ou Relique, ou Remords !
Remords en ta vieillesse Académicienne,
Ou Lampe d'or des piétés Athéniennes,
Fin rameau sur la tempe creuse de la Mort.

Tout est vain ; et pourtant, jouets d'un dieu caché,
L'émailleur cuit, le peintre peint, le sculpteur moule.
Poète, fais des vers, et que Sisyphe roule,
Roule éternellement l'inutile Rocher !

2 décembre 1917.



SUR UN VIEIL EXEMPLAIRE

DES « POÉSIES ET EPIGRAMMES »

De Gombauld

Relié en peau de truie.

L'Epigramme dorée, où la pointe encor brille,
A des taches ; la cire y coula du flambeau.
— Vieux Maître, souffre-t-on dans son livre, au tombeau,
Quand l'injurieux ver le troue avec sa vrille ?

Hors des suantes mains d'Hermogènes, l'aiguille,
Le pinceau, le grattoir, et l'éponge, ô Gombauld,
T'ont cousu, peint, frotté, lavé comme un vieux beau,
Qui sait cacher la ride aux malices des filles.

La reliure a pris un beau ton ivoirin ;
Elle est du temps ; à l'œuf j'en avive le grain.
Le ver puissant, par qui toutes fins sont unies,

Mangea le gentilhomme en son habit de cour,
Dans ses lettres l'Amant, et dans ses vers d'amour
Le Poète : il épargne une peau de truie.

28 mars 1916.

A UNE BELLE MUSE

Qui de Rome m'envoie

Une branche de laurier

Elle cueille à pleines mains
Tant de lauriers qu'elle en donne !
Elle a pris aux champs romains
Ce rameau pour ma couronne.

Mais quels lemnisques noueront
En cercle ces feuilles vaines,
Si les refuse à mon front
La fierté des Sœurs Neuvaines ?

Las ! quand j'aligne au cordeau
Des sonnets ? Non, mais des chiffres,
Au bois tombe sur le dos
La Nymphe, et sautent les fifres.

J'en ris en pleurs. Floréal
Met, par vos mains consolantes,
Cette feuille sur mon mal
Pour me guérir par les plantes.

Or au feuillage latin
Mon front n'a plus que prétendre,
Gris comme un foyer éteint,
Dont le vent lappe les cendres.

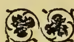
Un bouquet, même annuel,
Me blesse un peu de ses hampes :
Ma fête est l'avis cruel
Que l'huile baisse en ma lampe.

Mais je sais un crin doré
Pour qui le laurier verdoie :
C'est le poète Fleuret,
Prenez une longue soie ;

Coupez des roses. Coupons
De remuantes cerises ;
(Mais nous dirons « des pompons »,
Que Ronsard nous favorise !)

Fermez sur la rose chef
La couronne qui l'encense.
Et je signerai d'une F
« Fidélité » sur la ganse.

Floréal 1914.



LE POETE A PERDU DES VERS

Ces vers, je les aimais, et je les ai perdus.
Un père au dernier né plus tendrement s'attache.
Le cahier infidèle et ma mémoire lâche
M'ont volé le rameau qui peut-être m'est dû.

Ma force triomphait en des vers résolus
Qui montaient puissamment rouges, dans un panache
De fumée, ou stridaient comme taons sur les vaches...
Vers ma nuit qui commence ils ne reviendront plus.

Etait-ce mon Sonnet d'Arvers ? Le sort injuste
Paya quatorze vers médiocres d'un buste,
Et d'ombre épaisse tant de poètes ardents.

Le fatal rampe à tous les sentiers du futile ;
Et, trésors vrais ou faux, j'ai perdu mes dactyles
Sans plus de pleurs que pour mes cheveux et mes dents.

14 juin 1914.

PROPHÉTIE

« Tu mourras par la mer ! »

Que la mer m'aime, et que j'en meure, mais je veux
Autour des îles d'or où chante ma carène,
Sous leur croupe luisante attaquer les sirènes,
Et pâmer sur leurs seins salés et leurs cheveux.

Gonflé du lait des pis innombrables qui sautent,
Je coulerai, inerte, en la profonde mer.
Son herbe aromatique et ses filtres amers
M'assainiront des lits anciens et de mes fautes.

Par le poison de l'or et l'ongle du désir
L'amour n'a jamais fait que tuer ce qu'il aime.
Quand *Elle* me voudra je mourrai sans blasphème ;
Je me débattrai bien pour crisper son plaisir.

Que son remords batte du cou sur sa victime,
Selon l'us féminin des grands accablements.
Il faut qu'elle s'emporte et pleure rauquement,
Et montre aux astres son pauvre amant sur ses cîmes.

Quand l'*après* de la mort garde à mes molécules
Ce grand destin, sied-il de mourir morfondu ?
Bon pour qui ne fera qu'un sec et long pendu
Dans l'air suave du Seigneur, au crépuscule.

Mais moi j'attends sans peur le beau voyage blanc,
Où paravant d'être dissous en perle, ou squale,
Je fuirai sur la vague agile et musicale
La terre dure où l'on ne sent pas battre un flanc.

La mer me roulera sur son ventre élastique
Que fouette, verte ou blanche, ou jaune, sa toison,
Et qui, mieux que la terre en ses lentes saisons,
N'a pas besoin d'un an pour changer de tunique.

Pour me voir, ses anciens amants, les Noyés blets,
D'yeux fondus, de phlegmons qui font l'orbite en ove,
D'une bouche tordue où l'anguille se love,
Ocelleront les verrières de ses palais ;

Colleront aux hublots du goufre de haineuses
Faces d'enfant vénal et bouffi, de mignons
Mous et vidés, jaloux du nouveau compagnon
Qu'à son tour va mûrir la couche vénéneuse.

Oh ! d'un spasme crever ces flancs répudiés !
En hurlant régner sa minute inassouvie !
Et vous fouillant la bouche, et vous lappant la vie,
Ces langues de la vague obscène, par milliers !

Enfin calme, couler aux livides prairies
Sous des herbes de mille pieds, où mon choc mou
Débande de glissants troupeaux, dont un remous
Brusque de queue avale un vol blanc d'astéries...

D'avoir vomi tant de désirs paradoxaux
Ne plus sentir son cœur pesant comme une pierre.
Etre une chose si légère, si légère,
Au dos gélatineux des monstres abyssaux.

Ne pas donner du chouan aux faims républicaines
De la taupe, de la mouche à viande, et du ver...
Loin des hommes sentir qu'à son cadavre vert
L'épais cristal fluide est moins lourd que la haine.



LE PHARE

I

La Dame de clarté, le soir, monte à sa tour ;
Et devant ses miroirs, folle de ses atours,
Aux chambres de cristal se consume d'amour.

En paon qui roue elle étire ses mousselines
Lumineuses ; l'illusion des crinolines
Bouffe, très vaste, autour de sa beauté féline.

Oh ! là-bas, sur la mer, les beaux aventuriers !...
Son œil de feu s'agrippe au flanc des longs courriers :
Mais point d'Ulysse qui s'en vienne la prier.

Fenestrière, vers le pilote elle cligne,
Dit : « Je sais les secrets de ta route, et les signes... »
Mais n'éclaire jamais que des fuites insignes.

Sa nocturne douleur dans la flamme se tord ;
Et sous la longue et triple flèche qui la mord,
Un flot suinte vermeil de ses blessures d'or.

Puis, lasse de brûler pour une mer ingrate,
Elle détourne ses antennes délicates,
Pas diligent qui glisse, et lumineux éclate.

Sur la colline douce et le toit endormi
On dirait qu'elle vient visiter un ami...
Parmi les sables infertiles, et parmi

Les gazons secs, ses pleurs diaphanes jaillissent.
L'ivre Ménade tend la coupe d'un calice.
L'éphémère jardin doré scintille et glisse.

Mais la terre à son tour se rétracte. La nuit
D'une feuille qui tremble au pas muet qui fuit
Tressaille, et bat des cils, méchants d'être éblouis.

Dans l'herbe éparse et noire où fuse la flambée,
Le brusque serpent d'or alarme un scarabée.
Au rayon le Plaisir, las et la bouche bée,

Dit : « Harcèle un jaloux insomnieux et vieil.
« Moi, je crains l'huile de tes gouttes de soleil,
« Psyché, sur mes genoux écartés et vermeils ». .

II

Sœur lumineuse, aussi j'ai vers les beaux navires
Fait des signes. Toujours la nef s'éteint ou vire ;
Car la gloire a bouché ses oreilles de cire.

Car les hommes ont peur des sirènes, des fleurs
Lourdes comme un secret, et chaudes comme un pleur,
Peur du silence illuminé de la douleur.

Et la joaillerie illusoire des rimes,
L'orgueil des lampes d'or qui veillent sur les cîmes,
Effarent l'envieux et le pusillanime.

Mais ceux qui croient en toi, Lumière ! en toi, Beauté !
Dont t'assaille l'extase et dont l'aile a fouetté
Tes vitres, en rêvant de l'éternel été,

Quand l'aube aura soufflé la splendide hantise,
Le matin balaiera leurs ailes à la brise,
Le phalène de gaze avec la plume grise.

10 août 1911, Ver-sur-Mer.



OSCAR WILDE
DANS LA GEOLE DE READING

(BALLADE).

La haine déchire, Oscar Wilde,
L'œillet de Brummel. *Væ solis !*
Où sont tes gemmes ? où tes Aldes ?
Tityre fui d'Amaryllis,
On t'a pris le soleil, les lys...
Ta main — qu'on vantait à Capoue, —
Epluche un vieux câble, et s'y troue,
Mais te tisse un lin enchanté,
Pauvre cœur de riche, où s'avoue
La magnifique humilité.

Monarque des mots, Oscar Wilde,
Verbe aux fers du Silence, lis
Au mur de Force un nom de Skalde
Qu'hier sacrait Cosmopolis.
Comme aux Maisons-Dieu sur les lits,
C'est ton mal de forçat qu'on cloue.

Lave aux pleurs ton âme des boues.
Sur ce tombeau numéroté
Sculpte, aux traits du fier qu'on bafoue,
La magnifique humilité.

Souffrir, c'est tout l'Art, Oscar Wilde.
Il moule ses masques aux plis
Tragiques sur les faces pâles d' ?
Angoisse ; et, s'il lui plaît, élit
Villon, voleur, *in vinculis* ;
Et tendrement baise à sa joue
Le mau hâle, et — pendu — la moue.
A ses élus la volupté
Des hauts gibets, et sur la roue
La magnifique humilité !

ENVOI.

Par dessus le mur écoutez
L'affre des rameaux dévastés,
Comme une vie où le vent froue !
O douleurs captives, Beauté
D'homme et d'arbre, où la mort dénoue
La magnifique humilité.



IMAGES DE GLOIRE

Gloire ? — Lune dans un baquet.
Casquette rouge du jockey,
Et fumée au poil de sa bête ;
Quand elle passe le poteau,
Huée et vivats en tempête
De la Rousse et du Bonneteau.

Gloire ? Nègre boxeur. Héros
Fait en cuir de rhinocéros,
Et sourire d'hippopotame.
Ou vieille-garde à diamants,
Poitrail de satin et de flamme
Qui veut le magnifique amant.

La Dame ayant soif d'infini,
Voici qu'arrive Pranzini.
Son eustache aussi veut la gloire.
L'art de décrocher les lauriers
Méprise les lentes victoires,
Et n'est su que d'aventuriers.

POUR LES SERVANTES

VOICI LA SERVANTE DU SEIGNEUR

Vierge, pardon ! si ta Robe pleine de grâces
Frôle en ces vers impurs celle des pauvres garces,
Qui dirent comme toi, mais elles pour leur perte :
« Ancilla Domini, j'obéirai au Maître ! »
Et qui tendres aussi, belles, et de ton âge,
Ont rencontré sur leur chemin l'homme et pas l'Ange.

Ecce Ancilla Domini

Quand sur le fond des cèdres noirs le couchant d'or
Encensait tes retours des puits de Galilée ;
Que tes yeux, seuls vivants dans ta face voilée,
S'attendrissaient vers la bourgade amoncelée
En cubes de chaux pâle aux pentes du Thabor ;

Molle robe d'Asie aux graviers du chemin,
Où l'ombre t'abattait, inverse, bleue, et lente ;
L'urne à l'épaule, et toi-même Urne étincelante,
Quand le soir attestait de roses violentes
L'anneau de cuivre du menuisier sur ta main ;

Quand le bel étranger qui musiquait sa voix
Disait : « Je vous salue, ô fille de Judée, »
Par l'extase au miracle aussitôt accordée,
Que fis-tu de Joseph, du Dieu persuadée ?
Ah ! s'il t'avait menti l'amour du roi des rois ?

Si, songeant que Thamar au lit trop fréquenté
Fut ton aïeule ; si, confrontant le mystère
De sa couche innocente et de ton sein prospère,
Joseph t'avait quittée, en refusant un père
Au déplorable espoir de ta fécondité ?

Il t'aimait, il se tut, le cœur dans tes tenailles ;
L'ouvrier a nourri le fils de l'Olympien.
Et vers toi maintenant, Image au ciel chrétien,
Se tournent les yeux creux des mères sans soutien,
Les bontés pour le maître accouchant sur la paille.

O Servante, promue au grand lit du Seigneur,
Sœur divine de la petite pécheresse,
Trop crédule, qui voulait bien être déesse !
Regarde la, saignant d'une amour larronnesse,
Pleurer sur le Jésus qui tette sa douleur.

Je vous salue, Marie.



ROSE HAREL, SERVANTE A LISIEUX

Ballade.

Longue oreille de cuir, Peau d'âne
Patauge aux bourbiers des dindons.
Mais quand la nuit, dans sa cabane,
Ne l'insultent plus les fredons
Des porchers, mille corindons
Flambent ! Une fée opportune
Vêt sa chair, piquée aux chardons,
D'une robe couleur de lune.

Ses pauvres doigts, truffés de tannes,
Pour tout luth raclant ses bidons,
Rose aussi tout le jour ahane.
Puis sur l'humble tablier, dont
L'extase brise le cordon,
A la rêveuse sans pécune
Une Muse aussi fait le don
D'une robe couleur de lune.

Mais nasillard comme une cane,
Son vers boîte et traîne bedon.
« Gloire à la lyre paysanne ! »
Rose, aux brocards préfère donc
Notre silence — ce pardon, —
Aux stèles la fosse commune,
Dont la nuit drape l'abandon
D'une robe couleur de lune.

Envoi.

Pour tes vers — ta pire infortune —
Dans ta main qui sent le gardon
Notre pitié comme une thune !
Et Dieu te fasse au ciel guerdon
D'une robe couleur de lune.



LES SERVANTES DE PÉNÉLOPE

Fuis la jeunesse des servantes, qui dénoue
Le luxe insolent d'un beau crin,
Il te sied de servir les seules Muses. Crains
Une intendante aux belles joues.

Lorsque tu dors, furtive, elle quitte ta couche,
Et court se vendre à ton voisin,
Qui parmi les baisers grapille sur sa bouche
Tes secrets comme des raisins.

Tel, sur son lit de peaux de brebis et de vaches,
Ulysse, aux corridors obscurs.
Méditant l'Arc sonore et la Joute des Haches,
Surprit les commerces impurs

Des servantes qui rient, en s'échappant des chambres,
Et vont choyer les Prétendants
De viandes, de vins, de leurs corps frottés d'ambre,
Et de mensonge à belles dents.

La nuit, les jeunes bras, tannés par les lessives,
Se targuent de moire et de fleur;
Car où rôde Vénus, une fièvre offensive
Emplit les misérables cœurs.

Mais le fort de leurs mois ferait tourner les sauces
Dont l'âge gourmand fait grand cas;
Et tu dois préférer à leurs caresses fausses
L'amitié d'un vin délicat.

Tu fuiras Melantho, tu prendras Euryclée,
Au pas lent, à l'agile main,
Pour que de torches d'or et de sagesse ailée
Minerve éclaire tes chemins..



MEILLEUR AVIS

A MARIO MAZZOLANI

Dans ta jeune servante admire le contraste
Des beaux flancs faits pour la luxure et des yeux chastes,

Et ce balancement sensuel des vaisseaux
Que leur château-d'-arrière assied bien sur les eaux.

Je veux que la pudeur redresse un col farouche,
Mais qu'un doux poids de chair s'incline vers ma bouche.

Si près d'un jeune corps comment peux-tu dormir,
Ces chaudes nuits de juin, sans le faire gémir ?

Sans t'en aller surprendre au lit tiède de baumes
Sa bouchette qui baise en rêvant un fantôme,

Et peut-être te nomme en un parc enchanté ?
L'ombre ardente palpite à ses seins de clarté.

De ses genoux, qu'un mol abattement sépare,
Le nocturne rayon sculpte un marbre de Pare.

Qui pourrait respirer sa fleur chaude, et la voir,
Sans trembler, faune, au bord du jardin rose et noir ?

Car le jour elle est serve, et nue elle est déesse...
— Que dis-tu ? Qu'elle est pure, et tu crains sa sagesse ?

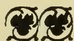
Tu n'a pas deviné au miel de ses regards
Que sera sans refus au jeune maître Agar.

L'aimes-tu mieux des jeux d'un butor avilie,
Que tu ne cueilles point cet œillet d'Italie ?

Elle apporte l'aiguière... Allons, rends d'une main
Doucement promenée hommage au sang romain.

L'émoi brûle sa joue, et loin qu'elle te boude
Vois l'extase incliner sa tête sur son coude.

Possède sur ses yeux le mystère des pleurs...
Non, elle rit, l'oiselle ayant pris l'oiseleur.



MARTEAU DE PORTE

Le dos tourné, grassette et ronde, le crin roux,
La petite servante, avec un branle doux
Qui fait rouler sa croupe et danser ses genoux,
Frotte, à l'huis, le marteau dont je me sens jaloux,

C'est un petit serpent en figure de guivre.
Il s'éclaire, amoureux de la main qui délivre
Le rayon endormi dans son âme de cuivre,
Et l'on sent qu'en ces doigts de rose il voudrait vivre.

Symbole du désir qui n'en vient pas au fait,
Cependant qu'il demeure, amant insatisfait,
A heurter comme on dit la porte du buffet,

Je regarde la belle main qui le maltraite
Et le choie ; et, rêvant que je suis de la fête,
Sens un autre serpent qui dégage sa tête.

30 décembre 1912.

SERVANTE D'AUBERGE

En bonhomme de rat qui joue au hobereau
S'il faut me retrancher un jour dans un fromage,
(Mon large nez ne craint de tels parfums dommage)
Que ce soit par fortune en un gras Livarot.

Non pas que de ton nimbe et de ton faux douro
Je cherche, ô gloire, ronde et rouge quelque image.
Bon pour les Muses de frontispice et les Mages.
Je préfère à de secs lauriers un bon porreau,

Du cidre blond pour boire en ma couleur... passée !
Et l'épais Livarot que me sert, haut troussée,
Chauffe-plat, chauffe-lit, la rougeaude Lison.

A ma barbe qui poisse, à ma main fourvoyée
Très précieusement fouettent à l'unisson
Le fromage onctueux et la femme mouillée.

SERVANTE D'HOTEL

Tu ne sers pas Vénus, mais tu sers ses prêtresses,
Tu regardes monter les sacrificateurs...
Fais le lit du plaisir, mais crains que la froideur
De tes mains de Vestale offense la Déesse.

De ton sang nuptial tu lui dois les prémisses,
O corps nouveau. Veux-tu ? j'affranchirai tes flancs ?
Pour ma tempe fanée et pour mes cheveux blancs
Prends-moi, car un vieux maître est plus doux aux novices.

Irrite par le feux les nymphes. Dans ce vase
— Tant le jour fut brûlant — lave ton corps laineux,
Et fais l'ampoule éclore en un huit lumineux,
Qu'on te voie à cheval sur ce petit Pégase.

Ah ! que de jougs avec ta chemise tu ôtes !...
Je t'offre des plaisirs sans amour, goûte-les.
La Passion veut des serments, fait des valets :
La riche Volupté, elle, n'a que des hôtes.

A ceux qui te jetaient une obole il faut prendre
Un tribut, n'épargnant que moi qui t'enseignai.
De ta vertu jamais tu n'auras un denier,
Tu peux tirer bon prix de tes péchés à vendre.



I

JOUR DE MARASME

DU VIEUX PEINTRE AMANT DE SA BONNE.

Les écoliers de cinquante ans, et de soixante !
Toujours en quête, en vain fessés, d'autres leçons,
Rêvant de lac limpide où tremper leurs cuissons,
Se vont noyer aux yeux d'une fausse innocente.

Quand, leurs écus palpés, une main commerçante
Arme le vieux mousquet qui crache à leurs chaussons,
Qu'ont-ils pris ? Un chat maigre et qui sent le poisson.
Ils tiennent gros butin un connin de servante.

Une lourde gothon, sur leur bouche, que tord
Le malfaisant plaisir comme une affre de mort,
Flaire l'eau des vieux puits et la cendre de l'âtre.

Peintre, on voit sur ton lit deux coulombs s'épouser.
Plutôt, d'un ton cruel charge l'aile bleuâtre
D'un corbeau qui te creuse avec son bec rusé.

18 octobre 1914.

II

NUIT DE VICTOIRE

DU VIEUX PEINTRE AVEC SON MODÈLE.

« L'aurore s'étonnait que ruisselle un crin fauve
« Près de mon poil chenu sur le même oreiller
« Or, Vénus qui me tint cette nuit éveillé,
« En mon douzième lustre a fleuri mon front chauve.

« Ma vigueur a goûté, des défaillances sauve,
« Aprement cet amour, peut-être le dernier !
« J'ai bu le sang des dieux sur un corps printanier,
« Qui sent la rose et fait un verger de l'alcôve.

« Penché sur l'or moussu qui voile un antre frais,
« J'ai respiré l'automne et les rouges forêts,
« Où de l'aubier vivant s'étire la faunesse...

« Ce n'est pas l'heure encor qu'à mes tempes de dieu
« Le déclin, menaçant ma trop longue jeunesse,
« Effeuille l'œillet pâle et cette rose feu. »

POUR CHARLES BOULEN

Il a vendu ses veaux, ses colzas ; de gros *baire*
Ravitaillé la ferme et l'auberge à pignon.
Que fait-il en Auffay de tant d'argent mignon ?
Il dit : « *Espérez-mé sus ma jument aubère* » ;

Mais reste où sa Thaïs de village l'obère.
C'est sa bonne. Captif de ce rare chignon,
Il renifle, en rouant des yeux de maquignon,
Ce fessier hottentot et cette nuque ibère.

C'est la litière chaude à son Pégase. *O Rus !*
Ils lisent « Le Petit Fermier », Lucy Mardrus ;
Boulen lui dit ses vers fleurant la crème et l'herbe.

En attendant qu'un jour, il ait, sans vanité,
Epousant sa servante imité Colletet,
En lui disant ses vers, il imite Malherbe.

Paris 1911.

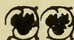
RONDEL

Je muse souvent à l'entrée
De l'appartement féminin.
Quand Madame fait sa nonnain,
Une chambrière m'agrée.

Je joue en sa robe échancrée ;
Mais j'ai si grand peur du venin !
Je muse souvent à l'entrée
De l'appartement féminin.

Je ne me rue à la curée
Des cœurs fiers et des beaux hennins.
Petit chasseur, petit connin.
Des palais que le rêve crée
Je muse souvent à l'entrée.

4 juillet 1915.



POUR LA GROSSE MARGOT

Ayant tollu d'un muguet
La bourse avecques prestesse,
Villon et les gens du guet
Sont lors en délicatesse.
Ains, quand maigrit son magot,
Aux famines chez Margot
L'Escholier veult se soustraire.
Beaux vers ne sont beaux ducatz ;
Villon vient conter son cas
Marloupeulx et littérayre.

La ribaulde est au taudis,
Jouxte un lict fané, de serge,
Où, sur ses reins rebondis
Jeune après vieulx se goberge.
Un clerc vient de luy bailler
Un rondel pour tout loyer.
Le diable arde l'honoraire !
Margot lave à grand fracas,
A pleine escuelle, son cas
Marloupeulx et littérayre.

— « Poète, maulvais chaland ! »
Villon riposte : — « Eh ! donzelle,
« Gare, avec moy pour guallant,
« Aux oublieux d'escarcelle ! »
Adonc pour son chevalier
La garce eslut l'escholier.
Chez la Vénus usuraire
Muse vescut sans tracas
Ains point n'est rare ce cas
Marloupeulx et littérayre.

Viennent clercs, laïcs, souldards.
Villon, la mine narquoise,
Jauche au gousset les pendards,
Es hanaps verse cervoise,
Et dict : — « Beaux fils, deux escus !
« Vénus aime moult Bacchus.
« A l'amonr soëf est contraire. »
Or, mainct béjaune escrocquas,
Villon, luy citant ce cas
Marloupeulx et littérayre.

Puis : — « Seigneurs, nous reviendrez,
Si liesse eurent vos braguettes ! »
D'aultres temps mau clercs madrés
Bourse vuyde font goguettes.
Adextre à férir un coup,
Maistre Escholier en descoud.

— « Livre lu, frustrer libraire !
« Tost réglez, indélicats,
« Paravant d'yssir, ce cas
« Marloupeulx et littérayre.

Quand sur le tribut prescrit
Aucuns soirs triche la gouge,
Villon lui signe un escript
Sur son nez camus, en rouge.
« Tu me veux réduire à jeun,
« Comme en la geôle de Meung,
« D'où me fit le Roy extraire. »
Margot lave ès vins muscats
Et bande en geignant son cas
Marloupeulx et littérayre.

Ta gloire, inclyte filou,
Porte dans l'histoire prude
La casquette du marlou :
La chose au bourgeois est rude.
Sur ton front injurié
Je ne vois que le laurier.
La gent critique peut braire ;
Peu te chaille des choucas
Qui croassent sur ton cas
Marloupeulx et littérayre.

1884.

ECRIT PENDANT LA GUERRE

ARRAS AU CLAIR BEFFROI

Arras au clair beffroi renaîtra dans les nues
De sa propre fumée.
Le soir magicien souffle de ses cornues
Des villes enflammées.

Voguera le clocher et vogueront les dômes
Par les humides plaines,
Comme Thèbes, Ninive, et les villes fantômes
Depuis l'histoire humaine ;

Comme Jérusalem, dont les chiens ont flairé
Les cadavres épars ;
Troie, où s'accoude Hélène, aux cheveux étirés
Par le vent du rempart.

Cinéma du passé, le ciel crépusculaire,
O Reims, pourpre du sacre,
Rebâtira tes murs libérés de la terre,
D'or, de gemme et de nacre.

Quand les canons lointains de l'orage, les glaives
De l'éclair, et le vent
Ruineront le spectre obstiné, notre rêve
Le refera vivant.

Voici le doux hameau qui revient de la guerre
Dans la Flandre assoupie,
Et la lune rassemble à sa lanterne claire
Les moutons de charpie.

Les vieux moulins, jadis prisonniers des collines,
Avec leurs bras perclus,
Ont le grave retour des barques pèlerines
Qu'ils ne jalousent plus.

La veuve en noir regarde en la mélancolie
Illusoire des brumes
Rentrer le beau soldat en capote pâlie
Dans sa maison posthume.

Pour qu'au front du mourant ne soit pas refusé
Le signe d'oraison,
L'Eglise de campagne où il fut baptisé
Accourt à l'horizon.

25 avril 1915.



HORTORUM DEUS

UNE VISITE A LA MAISON DU BLESSÉ.

A Maurice Vieillard.

Crains un dieu de bois lourd et de colère gros.
Si tu pilles la ruche, ou fais pleurer la gomme
De ces pins, si tu mords la grappe, je t'assomme.
Ces œillets sont promis aux tempes d'un héros.

Son beau sang a coulé : plus que des noirs chevreaux
La terre avide a soif du sang des jeunes hommes.
C'était hier, quand le Teuton menaçait Rome.
Mais ce ciel tiède et fin nous demeure, et ce clos.

Pour le maître et son fils qui porte encor la bulle,
Et m'honore déjà des rythmes de Tibulle,
Je garde le verger aux flancs du mont Sabin.

L'hôte qu'envoie un dieu, l'hôte est sacré, qu'il entre.
Mais au large, l'impie, et le fourbe, et l'aubain !
Priape, paysan et guerrier, frappe au ventre.

LA GARDE AU RHIN

(ECRIT AUX JOURS D'ESPOIR).

A Mme Longfier-Chartier.

Tu le repasseras, ô peuple de larrons,
Ce Rhin qui se souvient de Hoche.
Tu le repasseras sous le glas de tes cloches,
Et l'insulte de nos clairons.

Dans le large manteau que notre imperator
Traînait au pré carré des Gaules,
Regarde un peuple libre entrer sa forte épaule
Comme au temps des abeilles d'or.

La Mort fauche, et tes fils demain seront-ils là
Pour garder la rive allemande ?
Invoque rauquement tes dieux, et leur demande
De ressusciter Attila.

Odin avait promis la Gaule aux reîtres blonds :
Il n'a point trompé leur superbe :
Ils tiennent nos guérets, leur gloire gît sous l'herbe,
Deux pieds de large, six en long.

Leur sang n'a point lavé tes crimes lâches. Crains
L'éternel soufflet sur ta face,
Et la haine qui coule ardente entre nos races,
Torrent plus profond que le Rhin.

Sur ces bords reconquis, défense au galion
De porter tes louches négoces,
A tes lieds d'aborder sur la barque des noces,
Attestant que nous oublions.

Défense à tes clochers de peser sur ces eaux
Aux ailes battantes de l'ombre.
Car leur orgueil debout insulte à nos décombres,
Reims qui brûle, Arras en lambeaux.

Du burg qui tint le fleuve esclave, et la cité,
Que s'envolent les Aigles noires ;
Car le Rhin féodal reflète dans ses moires
L'alouette et la liberté.

15 mai 1915.



MARCHE A TRAVERS LES VERGERS

A Gaston Le Révérend.

La guerre déchire l'automne.
L'arbre en or
Disperse de claires couronnes
Sur nos morts.

Pour un qui tombe il en vient quatre
Au canon.
Nos cœurs se laissent-ils abattre ?
— Non, non, non.

Le vent sur les feuilles du tremble
Ce matin
A pile ou face joue, il semble,
Nos destins.

Mais l'arbre tient bon, qu'en sa rage
Tord le vent ;
Du rude assaut c'est le présage
Emouvant.

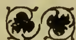
Sur la tranchée et sur l'embûche
    Frémissant,
Octobre, qui teins la lambruche
    De ton sang,

Quand tu changes en torches claires
    Les rameaux,
Nous pensons à ceux qui brûlèrent
    Nos hameaux.

Que soient rouges comme nos bouches
    Tes vergers,
A l'heure où nous mordons, farouches,
    L'étranger !

Le bourreau des arbres, la lame
    D'assassin,
Qui cherche sous l'écorce une âme
    Et un sein.

14 novembre 1914.



APPEL A LA VICTOIRE

ECRIT APRÈS LA PREMIÈRE BATAILLE DE LA MARNE

Pour Joffre.

Envole-toi du rostre, envole-toi du môle ;
Blanche Déesse, essore-toi des Parthénons ;
Moule à tes seins ardents la pourpre des pennons,
Quand pour le bon combat la Liberté s'enrôle.

Si le Droit violé te maudit, dans les geôles,
Si Vercingétorix accuse encor ton nom,
Tu t'es reprise ; au lâche Attila tu dis « Non » !
Et tu marques le chef Libérateur des Gaules.

Aime ce Taciturne au tenace menton,
Qui déjà fait ton lit de six drapeaux teutons.
Aime l'éclat voilé d'un patient génie.

Que sous l'Arc, où tes mains noueront les ganses d'or,
Voient les peuples vengés, voient les hordes punies
Frémir ton baiser rouge au front du Cunctator.

ANGLETERRE, ANGLETERRE !

A Jean d'Armor.

Aux bords, d'où contre toi et ton sonore fief,
Sœur de Gaule, jamais ne cingleront nos nefs,
Ecoute-moi t'aimer ! Regarde sur la Manche
Mes vers souples au vent vers tes falaises blanches,
        Angleterre, Angleterre !
— Sœur de Gaule à jamais, — cingler comme des nefs.

Ma détresse à vingt ans regardant le lointain,
Je rêvai d'embarquer à ton bord mon destin,
Quand mon pays m'eut fait largesse de sa terre
Juste pour mes genoux sur le corps de ma mère.
        Angleterre, Angleterre !
Je rêvais d'embarquer à ton bord mon destin.

J'étais Normand ; le sang des Danois et des Saines,
Ton sang inapaisé s'irritait dans mes veines.
Mes narines humaient l'aventure et le loin
Dans ton tabac qui sent la marée et le foin.
        Angleterre, Angleterre !
Ton sang inapaisé s'irritait dans mes veines.

Blocs de quartz, billes d'or, tintements de cristal,
J'aimais ton parler souple, énergique et dental,
Que Kate le gazouille et l'insinue aux moelles,
Ou qu'un rauque gabier le chante dans les voiles,
Angleterre, Angleterre !
J'aimais ton parler souple, énergique et dental.

Je partis ; j'entrai dans tes fleuves ; du beaupré,
Je reconnaissais l'herbe, et le ciel et le pré ;
Car ta campagne moite et d'ondée attiédie
Prolonge en vert la Manche et notre Normandie.
Angleterre, Angleterre !
Je reconnaissais l'herbe, et le ciel, et le pré.

Manoirs de brique rose, aux portiques de marbre,
J'ai vu l'Essex, le Kent, la terre des beaux arbres,
Où sur le parc illustre et le blason de pierre
Jamais ne s'allongea l'ombre d'un Robespierre.
Angleterre, Angleterre !
J'ai vu l'Essex, le Kent, la terre des beaux arbres.

J'ai chanté dans tes bois les airs de ma jeunesse ;
Sous la feuille un rayon trahissait la faunesse,
Qui du hêtre, à demi, dégageant son épaule,
Effarée, écoutait cette chanson de Gaule.
Angleterre, Angleterre !
Sous la feuille un rayon trahissait la faunesse.

Et la nymphe disait à la fontaine : « Vère !
« Wace est-il de retour ? Et quel est ce trouvère
« Qui ramène l'oïl au fief du Conquéror ?
« Pleureuse sœur, tais-toi, que je l'écoute encor !
« Angleterre, Angleterre !
« Wace est-il de retour ? Et quel est ce trouvère ? »

Puis du Sylvain captif, de la source, et de l'arbre,
J'allais à Westminster vers tes hommes de marbre,
Dont le rêve, le bras, le conseil ou l'oracle,
A des siècles sans foi rendirent le miracle.
Angleterre, Angleterre !
J'allais à Westminster vers tes hommes de marbre.

Mais mieux qu'au temple froid de ces grandeurs qui furent,
Et mieux qu'un nom sonore au vide d'une armure,
Mieux que Fox expirant, mieux qu'un guerrier d'airain
Sous la chlamyde grecque ou le manteau romain,
Angleterre, Angleterre !
Mieux qu'un grand nom sonore au vide d'une armure,

J'aimai ta vie et ton visage dans la joie
Des jouvencelles d'or et de flottante soie,
Transparence de lys qu'un sang de lune inonde,
Svelte calice où prie une veilleuse blonde,
Angleterre, Angleterre
Des jouvencelles d'or et de flottante soie !

Sang loyal, sang royal de l'Anglaise fidèle,
Active et saine, souple et forte, sûre d'elle,
Digne que dorme un jour sur son tombeau sculpté
L'élégant levrier de la fidélité.
Angleterre, Angleterre !
Active et saine, souple et forte, sûre d'elles,

Pour leur lit pur sont faits ces tenaces héros,
Tes grands garçons rasés, dentés et gutturaux,
Pieds nomades, et cœurs casaniers, dont le home
Concentre la tendresse et répand le royaume ;
Angleterre, Angleterre
Des grands garçons rasés, dentés et gutturaux.

O trident de la mer, coule l'orgueil teuton,
Pêche les îles d'or comme de beaux poissons,
Car partout ta justice à la liberté jointe
Régit les continents dont tu gardes les pointes.
Angleterre, Angleterre !
Pêche les îles d'or comme de beaux poissons.

Et sur toutes, Jersey sera la plus fidèle ;
A ton collier marin sa perle est la plus belle.
Là, relique normande à ta gorge saxonne,
Le droit des conquérants dans leur langue encor sonne.
Angleterre, Angleterre !
A ton collier marin sa perle est la plus belle.

Oh ! qu'à Sainte-Brelade, au bord du flot vermeil,
La terre eût été douce à mon dernier sommeil !
Mais ma tombe y perdrait la fréquente douceur
Des genoux de ma fille appuyés sur mon cœur.
Angleterre, Angleterre !
Ta terre eût été douce à mon dernier sommeil !

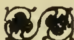
Mais, je suis prisonnier de mon futur tombeau,
Ma piété nourrit de funèbres flambeaux.
Car le mort tient le vif, en la foi survivante ;
La cendre des aïeux fait la terre parente.
Angleterre, Angleterre !
Ma piété nourrit de funèbres flambeaux.

Et c'est le seul reflet, qui sur ma tempe ait lui !
J'ai chanté sans échos, et j'ai planté sans fruit.
Déjà, je vois, du môle où s'accoude mon rêve,
Le noir flot stygien déferler sur la grève,
Angleterre, Angleterre !
J'ai chanté sans échos, et j'ai planté sans fruit.

A mon dernier matin que la brise saline,
Musicale d'avoir chanté sur tes collines,
Apporte son butin de miel, et sur mes dents
De mon âme en exil cueille le souffle ardent,
Angleterre, Angleterre !
Musicale d'avoir chanté sur tes collines.

Mais qu'aux sous-bois d'Epping, dernier pèlerinage,
Je te dédie encore une rose sauvage,
Une pâle corolle où je te donnerais
Un suprême baiser d'amour et de regret ;
        Angleterre, Angleterre !
Je te dédie encore une rose sauvage.

24 janvier 1915.



AUX MIENS

RESSEMBLANCE

Le Destin me redoit du bonheur, des baisers,
Et ces tendres regards qui couvent.
Car je n'ai bu qu'un lait mercenaire et rusé ;
Car je n'ai tété qu'une louve.

Ma nourrice dans l'herbe et les joncs du marais
Imprimait ma couche rugueuse ;
Et dans mes songes orphelins elle apparaît
Avec sa chair de belle gueuse.

Mais de ma mère, morte au loin, il n'est resté
Qu'une pâle photographie.
Je m'insurge. Je veux à la mort disputer
Son doux bruit, son odeur, sa vie ;

A son tombeau perdu reprendre ses cheveux
Renflés en coques sur ses tempes,
Sa bouche au secret pâle, et, myopes et bleus,
Ses yeux voilés comme des lampes.

Fou, qui demande au sol où l'ombre fuit, l'oiseau
Que l'arbre décoche à la nue,
Le naufrage automnal au vent et au roseau,
L'ancienne ivresse à l'outre bue.

Oui, car la race est l'outre inépuisable, où gît
L'orgueil de se croire éternel.
Une fille m'est née, et d'elle a ressurgi
Le clair visage maternel.

Et ces yeux d'autrefois que le ver a mangés,
— Un peu de bave, un peu de boue, —
Ils redeviennent fleurs ; des longues nuits vengés,
Ils éclairent de belles joues.

Mieux que sur son portrait ma mère, la voilà,
Je la respire, elle me frôle.
Et tout l'harmonieux Second Empire est là,
Dans cette chute des épaules.

Ah ! je baise en pleurant ce front, où tour à tour
Ma fille ou ma mère l'emporte.
La vivante paiera tout l'arriéré d'amour
Avec les lèvres de la morte.

9 février 1915.



POUR MA MÈRE ADOPTIVE

Viens me voir cette nuit, maman, que dans un songe
Tout le bonheur brisé par ta mort se prolonge.
Viens, que je sois une heure encore ton petit,
Le blondin sur ta gorge ou dans ton cou blotti,
Ou bien, tel que le temps me ravine et me penche,
O mère aux cheveux noirs, ton fils à tête blanche.
Que j'entende ta voix qui m'aime et qui s'émeut
A ma voix. Mais je crains un fantôme brumeux
Et voilé, car le doute est cruel qui se lève,
Et fait même en dormant dire : « Ce n'est qu'un rêve ».
Pourquoi demeuras-tu si pâle l'autre fois,
Froide sous mes baisers et sous mes pleurs sans voix ?
D'un sourire si tu savais quel poids tu m'ôtes,
Peur de t'avoir fâchée avec d'anciennes fautes.
Mais souffrir purifie, et suis-je pas meilleur
Pour quarante ans d'humilité dans la douleur ?
Dans la douleur aussi cruellement sentie
Ce jour qu'au premier jour, lorsque tu es partie,
Quand jeune et pauvre encore hélas ! je n'aurais su
A ma mère au grand cœur rendre le bien reçu,
Que d'un ciel étranger me troublaient les présages,
Et que sans mon baiser tu mourais au village...

Que d'ans à te pleurer encore avant qu'ait lieu
Cette réunion qui n'aura plus d'adieu,
Cette heure où à son tour nous attendrons ma fille ?...
Tandis que je lui lis ces vers, ses larmes brillent
Vers ta photographie au-dessus de mon lit.
Elle baise après moi sur le papier pâli
Ta mante surannée et ton chapeau à brides,
Tes yeux clairs que l'helminthe a rongés, et tes rides,
Ta bouche, et tout ce qui n'est plus au triste enclos
Sous des aïs défoncés qu'un peu de cendre et d'os,
Mémoire en tous les cœurs, hors le mien, disparue,
Nom qu'on ne connaît plus dans ta petite rue...

Mais je sais que, légère et subtile, tu vis
Dans l'éther, que ton corps fluidique, ravi
Aux servitudes de la terre, à ses souillures,
Contemple le divin dans la lumière pure,
Qu'ayant souffert, les morts ont pitié des vivants,
Que tu me guides vers le juste, et me défends.

Figure radieuse aux lignes éternelles,
Afin que mon amour te reconnaisse en elles,
Comme du noir charbon la flèche rose luit,
Fais du sommeil jaillir les clartés de la nuit,
Dans les abîmes bleus où, clairvoyante et libre,
Hors de sa geôle opaque et lourde, l'âme vibre.

17 décembre 1917.

A LA MEMOIRE DE MON ONCLE

DUHOM CAVELIER

Aide de camp du Général Comte de Frotté,
fusillé avec lui a Verneuil.

Des lisières du Maine au bocage Virois,
Sous Frotté, mes aïeux ont fait chanter la chouette,
Et, sur la mer rugueuse, à la falaise droite
Apporté de Jersey les messages du Roi.

Quand la cocarde blanche éclate au vert des bois,
Ils sont un contre dix, la balle gueuse fouette.
Et quelque chère image à leur poitrine moite,
Ils meurent en beauté, les yeux fermes et droits.

Aime leur gloire, et la cultive dans ton être,
Pour que renaisse un jour le magnifique ancêtre,
Comme un beau lys moiré qui croît sur un tombeau.

Ma fille, nos grands morts ont les vertus vicaces.
Parce qu'ils furent fiers et qu'ils moururent beaux,
S'attestent dans tes yeux les titres de ta race,

27 juin 1913.

LE CULTE DES MORTS

Toi dont les fils sont morts, mais la race prospère,
Qui des tiens sait encor l'if noir et le tilleul
Où ta tombe rompue attire la vipère ?
Moi, dont pourtant le sang n'est pas le tien, moi seul.

Oh ! vieux marin qui pour l'orphelin fus un père,
Lorsque l'oubli te coud dans un autre linceul,
Toujours je me souviens, et chaque soir j'espère
Qu'un rêve me rendra ton front brumeux d'aïeul.

Dans la vieille maison si tiède à mon enfance,
Que tu bâtis, et qu'un Lare étranger offense,
Tu revins cette nuit ; tous les tiens étaient là.

Mais tu m'ouvris tes bras, sans regarder ta race.
Ta bouche froide et vide à la mienne colla
L'amer goût de la mort dans un baiser vorace.

1901.

COMPLIMENTS (1)

(1) Voir les satires parues dans « *Le Verger des Muses* ».

LETTRE DE SAINT-AMANT

A LA VILLE DE ROUEN

POUR REFUSER LE BRONZE OFFERT.

Vivant, tu m'ignoras. Et mort, tout nous sépare,
Jusqu'à ces mots... gaulois que j'écrivais en grec.
Qu'a de commun, Prude et Prudent, qui clos ton bec,
Ma truculence obscène avec ton verbe rare?

Il te faut les Bérat pour régner sur le Square,
Pas Auvray, à qui je lève mon caudebec.
Quant à Bouilhet, s'il glousse aux rives du Robec,
Dis à Flaubert que je pisse dans sa guitare.

Pas de bronze pour moi. Corneille pour le sien,
— Or je suis plus artiste et plus musicien, —
Cent cinquante ans croqua le marmot sans vergogne.

Mais, poésie à part, tu peux laurer ma trogne.
Grave sur un tonneau ce par quoi je fus tien :
« Le Commerce des vins au magnifique ivrogne ».

23 février 1912.

PRIX ACADÉMIQUE

Ainsi parla Mécènes :

« En vain j'ai transvasé mon savoir du Larousse ;
J'ai Terroir et Patois délayés, délayés,
En Contes plus vaseux que le Marais Vernier :
Les Quarante, qui sont Trente-deux, me repoussent.

Pourtant ma prose autant que leur nez sent le mucre.
Pourtant j'ai fait briller — chez ceux qui m'ont reçu —
Le ton moutarde de mon meilleur pardessus,
Et mon crâne libidineux en pain de sucre.

Des jaloux ! Masson craint en moi le garde-note.
Dame, j'inventorie aussi. L'Ombre d'Allais
Lui souffla qu'aux hardes du Fétiche j'allais
Epingler des item et commenter les bottes.

Fâcheux culte du Droit qui des Lettres m'exile !
— « J'ai le mépris des Lois », m'a dit Jean Richepin.
Chez Monsieur Freycinet : « — Que me veut ce robin ?
« J'ai fait mon testament. Filez, vieux Codicille ».

Du grand Aicard gémit la petite musette :
« — Vient-il, cet Ostrogoth du pays des pommiers
« Me ravir méchamment ma place de Premier,
« De premier dans le rire amusé des gazettes ? ».

Ainsi je n'ai pas eu même une voix. Pas une !
Non, pas même la tienne, oublieux Hanotaux !
Que je laissais toujours faire quine au loto,
Aux parlottes de notre obscurité commune.

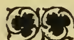
Eh bien ! que ma revanche éclate sur le monde,
Hameaux du Canton de Bridge-Aldemar compris.
Et puisque je n'ai pu distribuer de prix
Académiques, bah ! je m'en passe, et j'en fonde,

Pour Rimeurs du fer à friser qui font des grâces,
Pour le Queux qui réchauffe au four de vieux poisson,
Pour le maigre bas bleu, pour le large chausson,
Et pour les ouvriers qui n'ont pas fait leurs classes.

Ainsi j'achète un pot de ta gloire, Foloppe,
Magnifique potard, hâvrais tel Casimir.
S'en vont jusqu'au croupion les Primaires jouir,
La dame-auteur jusqu'en ses trompes de Faloppe.

Vers le mérite lourd je ménerai l'enquête.
Et j'inscrirai la somme au dos du compagnon.
C'est mon droit, car j'ai l'œil finaud du maquignon,
Mon sûr instinct va droit à la plus grosse bête.

Mais ces lauriers, dont ma tempe demeure nue,
Dire que je les paie à des fronts étrangers !
Ladre en secret, je rage à me sentir grugé,
Et j'approuve tout bas mon gendre qui me hue ! »



A UNE NOBLE DAME ÉTRANGÈRE

La Couronne de Vénus.

Des bourdeaux évadée en la Littérature,
De monstrueux morpions t'ont taraudé la pel.
Tu fis — j'en jure le conin de Jézabel ! —
Largesse de poulains aux camps d'Estramadure.

Puisqu'on t'a recousu le ventre et la nature,
Appends en ex-voto le bienfaisant scalpel.
Et qu'on dise : « Autrefois, Nymphe au grec Archipel,
« Apollo la connut sous le nom de Mercure. »

Pour les ruts douloureux ton squelette allongé
Punit son chevaucheur, à chaque ahan, d'un jet ;
Et de tes yeux trop mûrs chavirent les opâles.

Sur ton front, par le suint des mèches fustigé,
— Juste couronne due aux tempes triomphales, —
Venus Dolorosa saigne en ces roses pâles.

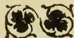
A UN BULGARE

Rimeur insuffisant, du suffisant il tranche,
Et veut péter plus haut que son sac à crotin.
De loin il semble un homme et n'est qu'une catin,
Qui jamais n'embboucha que des flûtes sans anches.

Encore y cherche-t-il l'illusion d'un manche,
S'il n'a personne à lui fourgonner l'intestin.
Le pus de l'âme afflue aux yeux du cabotin,
Qui fait la roue, et pour qu'on lorgne se déhanche.

Plaignez son père, plus cornu qu'un limaçon :
Victime d'une garce, hélas ! dans le garçon
Il espérait un aigle, et retrouve une grue.

Et par la Rousse apprend que ce brave (in petto),
Que ce noble Bulgare à fessier hottentot
Dispute à sa maman des michés dans la rue.



LITTÉRATURE

Littérature, nom d'une prostituée.
Cantharide du crime. A tous les carrefours
Elle vend les poisons du rêve et de l'amour,
Saoûle le vice, et l'arme, et guette sa ruée.

Puante et chaude de sa dernière suée,
Elle dit : « J'ai du feu. Viens ! Je sais plus d'un tour. »
La garce change (entends le Livre), et c'est toujours
Pareil, de style mol, de viande exténuée.

Pour *trois-cinquante* on a son âme à fleur de peau,
Elle dit son histoire, et montre l'oripeau
Qu'elle a volé, qu'elle a truqué dans la brocante.

Au bar, sûr de l'écu, le costaud du Croissant
Fait l'article, et d'un œil qu'il veut concupiscent
Vante le beau travail pour allumer le pante.

11 avril 1911.

A UN BAGUENAUDIER

I

Que fait-il ? L'âne pour le son.
Sans son hôte il compte et cancelle ;
Pour vendre cendre, arde étançon ;
Ferre les mouches ; aux crécelles
Mène pisser poules mancelles ;
Pleure d'aise ; rit de chagrin ;
Et le cul sis entre deux selles,
Trop il embrasse et mal étreint.

II

Pisse chaud pour fondre glaçon ;
Piège au sel sous la queue oiselles ;
Croit vierge étrenner : des bessons
Pour le lolo crient après elle ;
Dame il assigne, et qui bosselle
Le grand lit ? La bonne ! Qu'au rein
Il tâte chair, ou aux aisselles :
Trop il embrasse et mal étreint.

III

Se gratte où n'a pas de cuisson ;
Boit l'eau trouble où crut verser l'ale ;
Impose deux rènes qui sont
D'or au cheval qui a des ailes ;
Et le monde rit des ficelles.
Ah ! la gloire ! pour que d'un brin
De laurier la tempe étincelle !
Trop il embrasse et mal étreint.

Envoi

Prince errant, il croit d'un refrain
Payer le cidre et la bancelle.
Mais qu'il frappe à l'huis, et l'ancelle
Au nez du maupiteux le scelle :
Trop il embrasse et mal étreint.



A UN PROLIXE

Bouts rimés sur le sonnet de Job.

Jobard, que l'impuissance atteint,
Dans une ruelle connue
Brûle un très maigre encens, et craint
Que Ninon n'en soit point émue.

Elle voit sa misère nue :
Le mal de Naples s'y dépeint !
Etonnez-vous si de la vue
La belle s'offusque et se plaint...

« Dieu des vers, reçois ces souffrances ! »
De petits soins en patiences
A ses fins le pauvre n' alla ;

Ne vint pas la goutte incroyable.
Mais si l'encre coulait par là,
Quel muids eut fait le misérable !

CHANSON

SUR L'AIR DES LANDRIRI DE VOITURE.

Pour quelques poètes Normands.

Arrière, Rimeurs de bas lieu !
Nos poètes sont de sang bleu,
Landerirette.
J'étale ici leur pedigree.
Landriri.

Boulen, d'Anne Boulen record,
Par elle s'allie aux Tudors,
Landerirette.
Quand lui bout l'aîne, il enchérit.
Landriri.

Aux cousins, depuis l'accident
Du billot, il garde une dent,
Landerirette.
La famille n'a plus écrit,
Landriri.

Avec Napoléon Roinard
Parfumez le décor de nard !
Landerirette.
Orchestrez l'ambiance de gris
Landriri.

Un sire emmi mes grands papas ?
Ah ! dit Roinard, n'en parlez pas.
Landerirette.
Pour un des Trente quel décri !
Landriri.

Pour Fleuret, des ducs de Penthièvre
Il garde ce pli de la lèvre,
Landerirette !
Et cette fougue de l'esprit,
Landriri.

D'Henri Beauclerc, le roi Anglais,
Descend droitement et sans plaids
Landerirette
Le très subtil Beauclair (Henri)
Landriri.

De quel roi Polache est issu ?
— C'est par les roseaux qu'on l'a su,
Landerirette !
Du roi Midas sans contredit.
Landriri (1).

---

(1) Note sur les Poètes cités :

Boulen (Ch.) Auteur des *Voyages à travers la Couleur Locale* (chez Rey).

N. Roinard, *Nos plaies*, *La Mort du Rêve*, *Sur l'Avenue sans fin*, *Les Miroirs* (Edition de la Phalange).

Henri Beauclair, l'auteur d'*Adoré Floupette*.

Fernand Feuret, auteur de *Friperies*, *Le Carquois de Louvigné du Désert*, *Falourdin*, etc.

De Polache : *« Mes Aumônes »*, *Confidences de ma Main droite à ma Main gauche*, *Les guillemets interrompus*, *Les retards de ma toquante*. etc.

POUR REPRENDRE UNE DÉDICACE

Au portique d'une Ode,
Où le lierre guerrier
Le brode,
J'ai fait ton nom briller.

Une ombre molle y danse ;
Le reflet d'un ormeau
L'encense
D'illusoires rameaux.

Là s'enfle l'héroïque
Poumon des rossignols
Lyriques
En des soirs espagnols.

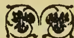
Car le Poète crée
Ces prestiges ; par lui
Sacrée,
L'ombre elle-même luit.

Mais puisque, sinon traître,
Cependant tu ne sus
Pas être
Euryale à Nisus ;

Et qu'à l'amitié sainte
Ton œil qui fuit, ta voix
Contrainte
Répugnent à la fois ;

Du vers que j'inféode
Aux amis éprouvés,
De l'Ode
Où fut ton nom gravé,

Sors ! En la compagnie
Des bouviers, de Tibur
Bannie,
Porte ton nom obscur.



PETITES ÉPITRES AUX PISONS

QU'IL FAUT ÉPARGNER LES JEUNES

N'est-ce qu'un vain rimeur ? Fesse-le comme il sied.
Sous son habit volé cruellement manie
Son mal secret, et fais en sourdre la sanie.
Puis moule dans la cire un symbole grossier ;

L'envoûte dans ce double, et d'un poignard sorcier
Punis le noir forfait d'être né sans génie...
Mais, ô fatal pouvoir de tuer ce qu'on nie,
Prends garde, sûr bourreau qui te crois justicier !

Tel qui gâchait la glaise ou meurtrissait le cuivre,
Apprenti, sera fèvre un jour, et fera vivre
Au bas relief Cypris, Zeus au fronton sacré.

De l'enfant attends l'homme, et du bloc lourd le Vase.
Tel est futile et creux pour n'avoir pas pleuré.
Attends que la douleur l'ait guéri de l'emphase.

14 mars 1912.

LE VERS EST IMMORTEL

Le poème forgé de ta chair sur l'enclume,
Te vient de quel passé de Roi ou de Sylvain ?
Un aïeul te possède et doucement te vainc.
Le vers que tu croyais engendrer, tu l'exhumes.

Et il te survivra. — Sous le bouleau des brumes,
Ou le pin grec, né de ta bouche en l'air divin,
Il ne meurt plus ; mille arcs s'irriteront en vain
Vers son cri sur la neige et son sang sur sa plume.

Du palimpseste obscur l'Ode se lève et luit ;
Le vieil Aède, mort de silence et de nuit,
Chante réincarné dans un fils de lumière.

Tous les vers détronés attendent leur rayon,
Même ce legs narquois, braqué sur des sorcières,
Qui gèle en une crypte et lamente Villon (1).

13 février 1915.

---

(1) Le Roman perdu du *Pet-au-Diable*, grossoyé par Tabarie, et que Villon composa contre Mlle de Bruyère et ses suivantes.

JE N'AI JAMAIS AIMÉ MES VERS QUE NOUVEAU-NÉS

1

Je n'ai jamais aimé mes vers que nouveau-nés,
Et tièdes de mon souffle avant qu'il s'évapore.
Mais à mes propres yeux le temps les décolore,
Et voilà sur la nue un palais ruiné.

2

Une image y brillait qu'aujourd'hui je repousse ;
A peine si le vers s'imprègne d'elle encor,
Ainsi qu'au lit foulé de l'Absente, un fil d'or
Atteste le sommeil blondin et l'aîne rousse.

Court mirage ! La vie, ancelle aux tâches promptes,
Contre la molle empreinte et le cheveu fervent
Vient ouvrir la fenêtre, et appelle le vent,
Et refait le lit clos sur sa joie ou sa honte.

Court prestige des mots refroidis, de la couche
Où le genou n'est plus de feu pour le genou,
De ce qui fut la lave et n'est plus qu'un caillou,
De la strophe que ne roucoule plus la bouche.

3

Mon rêve devant moi vit, obstacle à ma main,
Non déesse de marbre aux yeux blancs, non Sylvaine
Dont le crin dans l'agate ondoie avec la veine,
Non sein mûr qui boutonne et le doit au carmin.

Devant mes yeux intérieurs épanouie,
La forme pure luit sous ta lampe, ô Psyché,
Et la gorge concrète, et le ventre touché
Font ma main palpitante et ma nuit éblouie

4

Mais s'il me faut tisser mon rève dans la laine,
Que ferai-je de toi, chère Image ? — Artemis,
Furtive entre les pins, et ruée ? ou, parmi
Les roseaux, à l'émoi d'Endymion soudaine ?

T'armerai-je de l'arc, la tunique de bysse
Agrafée à l'épaule, écourtée au genou ?
Dois-je, pour te garder de l'épine et du houx,
Croiser la bandelette à ta cheville lisse ?

Mais non. Point de carquois ; que jaillisse la torche !
Ceins d'un bandeau ce front qu'un croissant fait turquin ;
Sois *Phœbé-Lucifère,* ôte ce brodequin ;
Nulle ronce au parvis du temple qui t'écorche.

Tu n'es plus Artemis... — Effacée et lointaine,
Pourtant tu l'es encor sous d'autres attributs.
Ce pied est prêt au bond, l'œil mesure le but
Au javelot qui va boire le cou des daines.

Mais qui le sait que moi ? Et moi-même demain
— Pour que se fane un songe il suffit d'une aurore, —
Je l'aurai oublié ; de l'œuvre s'évapore
Ce qu'ébaucha le rêve et n'a fixé la main.



LE PREMIER ARTISTE

L'Image.

L'Urus dort. *L'Elephas antiquus* est vautré
Dans la vase, et barrit faiblement dans son somme.
Aucune faim ne gronde autour de Solutré,
C'est l'aube. Un couple sort de la grotte des Hommes.

Au ras du ciel un cerf paît l'herbeux horizon.
Il brame tendrement vers l'ennemi qu'il hume.
Mais des taureaux grillés brûle un dernier tison ;
Le chasseur n'a pas faim de viande, et son flanc fume.

Son crâne épaissement feutré s'est dans la nuit
Fêlé d'un stupre énorme et griffu comme une ourse.
De l'ombre se déchire ; à sa tempe bruit
Le tendre clapotis d'une lèvre de source.

Le Cri n'est que d'hier ciselé par le Mot.
Déjà le Rêve humain, qu'effeuille la rafale
Des brutaux appétits, projette un fin rameau
Sur l'œuf cranien du grand blond Dolichocéphale.

Sa compagne ponctue une animalité
Touchante d'un crin fauve où sa jambe se dore,
Elle noie et disperse au vent clair l'âpreté
De la nuit et de ses yeux verts de carnivore.

Par la savane ils vont vers le couvert, frolés
D'ailes et de rayons. Un grand arbre à l'orée,
Un nerveux tronc érige aux gazons crespelés
Les tumescences de la forêt vers la prée.

Lorsque sous sa paix verte ils entrent enlacés,
Un nain, d'une coudée, y brandit sa sagaie,
Là, sur l'écorce... Ils vont droit au geste dressé :
Mais l'ennemi n'est plus sur l'arbre qu'une raie.

Un fin burin de corne ou d'os a de l'aubier
Fait éclore la silhouette indélébile
Du nain qui vise un faon... Ils crient vers ce gibier :
La bête les déçoit d'une fuite immobile.

— Faut-il croire ce que n'ont pas dit les Vieillards ?
Et leur émoi religieux sans culte encore
Tend les bras vers le ciel aux fentes des brouillards
Où cuit la venaison saignante de l'aurore.

La femme a bien penché sa soif au vivier clair,
Et sait qu'une autre y boit, face inverse et furtive,
Et qu'une insaisissable sœur double dans l'air
Sa voix, avec sa joue éparse dans l'eau vive.

Quand il libère au bois subtil l'âme du feu,
L'homme a vu passer dans la flamme aiguë et torse
Les chiens de soufre et les vautours au rostre bleu,
Formes captives qui mordent, crient, et s'efforcent,

Formes souffrantes de son tragique destin.
Mais le rû ni le feu n'ont conté le mystère
De la Face qui ne coule ni ne s'éteint :
Longtemps le couple songe au fixe sagittaire.

En eux l'Image a suscité de la beauté.
Devant l'idéaliste humanité qui rêve
A tressailli la carnassière humanité.
Et le burin qui crée émeut l'épieu qui crève.

Oh ! dans la nouveauté de la terre, celui
Qui le premier rôda sans arc sur les collines,
L'hôte et non l'assassin des sous-bois bleus, où luit
De la plume ocellée et des fuites félines.

Doux chasseur, dont la proie est le mystérieux
Et le fugace de la Plante et de la Bête,
Dont un goût patient longtemps plisse les yeux
Pour limiter le Beau de frontières secrètes !

Demain va voir éclos l'univers cérébral,
Où l'Art avec ses choix très tendres purifie
La nature, étendant ton domaine ancestral
Hors du terrain de chasse et de ta propre vie.

L'Art peuple ton silence et ton recueillement,
Des matins que tu n'as pas vécus il réveille
Les roses dans les vents pâmés, et le tourment
Et c'est le Dieu caché derrière la Merveille.



LA MUSE DE VILLON

I

Les maturités martelées
De ses seins blets nous touchent plus
Que les neiges immaculées
Des nénés qu'on n'a point élus.

Fi du lys qu'aux fronts la chlorose
Aristocratique a semé !
Elle, quand sa joue est moins rose,
C'est qu'hier elle a trop aimé.

Pour se venger des pénuries,
Quand la faim aiguise ses crocs,
La goinfre s'attable aux frairies
Dont la ruse a rempli les brocs.

Ce n'est point l'amoureuse niaise
Qui fait au Printemps les yeux doux ;
Elle ne se pâme point d'aise
A propos d'un carré de choux.

Myosotis et marguerites,
Fleurs aux yeux bleus de pleurs lavés,
Belles sans doute, sont proscrites
Des fanges noires des pavés.

Plus que le site ombreux où joue
L'enfant Avril sentimental,
O Lutèce, elle aime ta boue,
Ton gris paysage natal,

Le lacis des ruelles gueuses
Où poussent comme champignons
Aux grises façades fongueuses
Encorbellements et pignons.

Elle sait tapis franc et bouge
Que la gent truandière élit.
Si donc vous emmenez la gouge,
Ne vous enquérez point d'un lit.

La Ribaude sait mainte auberge
Où, loin des archers indiscrets,
L'on fait fête au clerc qu'on héberge,
Pour le mieux détrousser après.

Si de bonne grâce il ne cède
Son épargne en criant : quartier !
La bonne hôtesse appelle à l'aide
Ceux qui font l'amoureux métier :

Montigny, qui trouve banale
La mort en travers, décidés
A la fin longitudinale,
Leloup, Chollet, pipeurs de dés !

Or, tant la garce est gente et frisque,
Qu'en dépit des galants truphés,
Peu chault du meschef et du risque,
Tous les hommes en sont coiffés !

Mais foin d'un amant qui larmoie
Et meurt dans un style transi
Quand sa divinité n'octroie
Le don d'amoureuse merci.

Tels airs lui débrident le ventre
D'un rire énorme et pétotant,
Et la commère dit : « Vieux chantre,
« Mais où sont les neiges d'antan ? »

II

Pourtant, ô contraste, la gouge
Qui saoûle lâche tout de go
Les mots nus, marqués au fer rouge,
Grimaçants, lépreux, de l'argot,

Sa bouche qu'emmièle la Muse
Sait d'un raffinement subtil
Nous émerveiller quand elle use
De la douce langue d'oïl.

Sur les flacons bus jusqu'aux lies
Dans les bouges aux noirs plafonds
D'ineffables mélancolies
Hantent parfois ses yeux profonds.

Elle dit, pour l'amant qui lèche
Ses seins d'un baiser aviné,
Sa douce ballade plus fraîche
Qu'un chant de mère au nouveau-né.

Ou si le hoquet de l'orgie
Lui scande un bacchique quatrain,
Aux hanaps sa lèvre rougie
Pleure un vers morne pour refrain.

Un doux los à la Vierge « reine
« Des infernaux palus », un lai
A Jeanne « la bonne Lorraine »,
Rachète un obscène couplet.

Comme un cri de chouette nous navre
D'un rauque hululement aux morts,
Sur sa jeunesse, blanc cadavre,
Stride le cri de son remords.

Parfois ses défuntes années
Se levant du fond du cercueil
Lui montrent leurs fleurs profanées,
Tout mort jusqu'à l'ultime orgueil.

Et cette femelle pansue
Du truand blême et de l'escroc,
Qui comme une chemise sue
Le rut, et le vin comme un broc,

Au milieu des entremetteuses,
Sorcières au bec de vautour,
Voleuses d'enfants, ribotteuses,
Elle aime encor d'un saint amour

Sa mère, « povrette ancienne »,
Aux yeux ingénus, au grand cœur,
« D'un vieux moustier paroissienne,
« Où le ciel est peint dans le chœur ».



FRANÇOIS VILLON

« Las de jouer au pendu décroché,
« — Gloire aux pieds du gibet en pénitence, —
« Requiers qu'il plaise aux sergents me brancher,
« Fors que le col ils n'agrippent, mais *l'ance.*
« Cy de plus haut l'on prèche gens, et danse
« Le galant pas des lyrismes froidis.
« Rimer vous mène un homme à la potence :
« Eschec ! Eschec pour le fardis ! »

Mais pour ses vers, le povre escholier, chez
Les morts, les garde en riche appartenance.
Du cadavre mitré sort l'Evêché,
Et du corps chamarré la Lieutenance :
Sur ses huitains Villon garde ordonnance.
Qu'ils sont légers, les coffres de jadis !
Temps, pince, ou croc ont vidé leur finance.
Eschec ! Eschec pour le fardis !

« Il n'est pécheur que le Sot, et péché
« Que de laideur. Au seul Verbe importance.
« Que passe clerc, pauvre à son pain chercher,
« Je le bénis des talons et quittance,

« Evêque aux champs où freux croquent pitance.
« Mourons en l'air, allégres et maudits.
« — Justes, broyés au pilon des sentences,
« Eschec ! Eschec pour le fardis ! »

Envoi.

Prince, l'amour mue en vin de Constance
Le vin suret, bourdeaux en paradis,
Rots de paillarde en suave accointance...
Mais que ton cul *poise* à la reine, dis,
As-tu besoin de l'apprendre en mes stances
Eschec ! Eschec pour le fardis !

9 janvier 1907.



OLIVIER BASSELIN

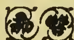
Entre voisins, dans l'arrière saison,
Sur un feu doux, l'on brasille des poires.
Joyeux devis et santés à foison !
Le bon vieux temps l'on remet en mémoire...
— « Maître Le Houx, une chanson à boire ! »
Il tousse, et dit : — « Elle est de Basselin,
Qui l'eau n'aima, si ce n'est au moulin. »
Les bouches béent ! Oh ! la belle groseille
Mûre et grenue au grand nez aquilin !
C'est le bon vin qui fait lever l'oreille.

La chanson dit : — « Sied-il, déjà grison,
« S'embéguiner de rousse ou bien de noire,
« Qui toujours tance, et fait dans la maison
« Querelle aux brocs et moue à l'écritoire ?
« Passe ma gorge avant mes génitoires !
« Mais si ma soif n'y perd un fifrelin,
« Et que je doive, heureux sans chapelain,
« Epoux d'une heure, au lit faire merveille,
« Le gosier sec laisse mol le poulain,
« C'est le bon vin qui fait lever l'oreille. »

Cher Basselin ! occis par trahison,
Gai rossignol, on redit ton histoire.
Voici le rû, le moulin, l'horizon,
Où vibre encore un écho de ta gloire.
Mais chut ! Des Vaux une voix monte... Voire ?
Reviendrais-tu dans l'air crépusculin
D'un chant virois plaire au val orphelin ?...
C'est un roulier qu'échauffe une bouteille.
L'ivresse fume, et, de beaux rêves plein,
C'est le bon vin qui fait lever l'oreille.

ENVOI

Prince altéré, je suis au cidre enclin,
Ma muse n'est que de cidre vermeille.
Quand il aura constaté son déclin
Lui vienne dire un Français né malin :
« C'est le bon vin qui fait lever l'oreille ! »



LA RIME

A Ronsard.

La Nymphe jà fessue et dont le sein pommelle
S'apparie au Sylvain sous la flûte de Pan :
Et leur danse, velue et claire, va frappant
Son sabot bestial ou pointant sa mamelle.

La troupe au crin doré se disperse. Comme elle
S'égrène le galop des cornus Egypans.
Et les appels lointains où le cœur se suspend
Alternent sur les monts avec des voix jumelles.

Telle sonne et se lie au doux bransle des vers,
Sœur du bouc et d'Echo, nymphe des antres verds,
La Rime, blanchissante épaule ou poil farouche.

Que ton distique ferme et nourri de Ronsard,
Pressant faunesse et faune accolés par la bouche,
Cisèle le baiser harmonieux de l'art.

Dives-sur-Mer, août 1884.

A l'Ecole d'Hugo

L'ARGOT

Debout sur la ruine et la ronce, le Vase
Colossal et sculpté d'une nymphe, se fend.
Il pleut, et le beau corps laisse fuir dans le vent
L'eau de ses flancs blessés qui sur les feuilles jase.

Le noir lierre insulte à l'épineux rinceau
De l'acanthe, qu'il rompt avec ses fers de lance.
Et de deux chèvre-pieds la croupe arquée en anse
Le Temps pudiquement a désarmé l'assaut.

Les arbustes avec la tribu des ivraies,
Qui grandirent selon la loi que rien ne vainc,
A l'automne sculptée et à la fleur d'airain
Mêlent leur feuille vive et le poison des baies.

Sur le socle parfois au vol d'un fauve oiseau
Pleut une ignoble étoile. Une toison de mousse
Sur un ventre d'onyx fomente une aîne rousse,
Où la vipère siffle, où grince le museau.

O vain acharnement sur la forme immortelle
De ce qui rampe, mord, vole, bave, corrompt ;
Le Vase colossal reste beau sous l'affront,
On sent toujours qu'il fut sculpté par Praxitèle.

Or, la Langue taillée en un bloc résistant
Est pareille à ce vase antique. L'argot louche
Fait à son large socle une guerre farouche.
Le sournois parasite escalade et s'étend.

Il étouffe et meurtrit sous son feuillage opaque
Les fruits de pourpre et d'or, le glorieux rameau ;
Reptile, il met sa queue immonde e gauche au mot,
Se soulage et vomit dans l'idiome cloaque.

La phrase est pustuleuse et bave ses poisons,
Vil crapaud qui sautèle. Un verbe est une pince,
Tel mot un œil sanglant, une gueule qui grince,
Un ventre ouvert et plein d'âcres exhalaisons.

Mais sur la Langue en vain honnie et mutilée
L'Argot a déchaîné ses hideux bataillons.
Et si l'on reconnaît Cartouche à ses haillons,
On sent à sa splendeur que Villon l'a parlée.

1881.



A L'ECOLE DE MALLARMÉ

Les Violes par deux pendent chez le Luthier,
Qui versèrent aux Franks l'extase inépuisable,
Mais ne dérangent plus *les échos vénérables* [tiers.
Qu'aux doigts d'un Monsieur prêtre ou d'honnêtes ren-

La jeunesse use à part de rythmes fragmentés,
Du rythme à contre-temps de la musique arabe ;
Son doigté qui défaille aux onzièmes syllabes
Instaure du vers faux l'exquise nouveauté.

« Forge ton instrument pour ton ouïe, et le doue.
« Toute âme est un accord qui à son gré se joue.
« Le dire est rêve et chant ! Suggère, mais ne peins. »

Cependant le Luthier, empaillé sur sa porte,
Déplumé et gommé comme un oiseau ancien,
Soutient cet écriteau : La Pénultième est morte ! »

2 mars 1913.

JOCI

ONDINE

Entre mes bras fond la mollesse de ton torse. —
Quand une peine les métamorphose en source,
Je bois ta jeune vie à tes paupières douces.

Sur ta langue, serpent qui se darde, se love,
Et se rebelle entre tes lèvres, mes esclaves,
Je lape avidement les sucs de ta salive.

Ta féminité, sous tes cils d'aristocrate
Qui battent, mais non pas de pudeur hypocrite,
Me verse ton sang rose en sa coupe secrète.

Et l'ardente sueur dont le plaisir t'embrase,
M'imprègne dans ton lit, pleurs d'aube sur la rose,
Perles chaudes aux seins d'une belle coureuse.

Tes jambes dans le bain luisent comme la faille.
Et tu sembles par tes yeux glauques une fille
Des Eaux, qu'on entrevoit un instant sous les feuilles.

Sans doute tu naquis du flot qui frise et mousse,
Et fus Nymphe chanteuse aux roseaux du Permesse ;
Oublieux d'Aréthuse, Alphée eut tes prémices.

C'est pourquoi, sur un buis de flûte dolosive,
Je fausse ces trois clefs, afin qu'elles déçoivent
Mais charment ton oreille, émue aux jeux suaves.

Ma Rime, — Ondine dans le vent qui vire et valse, —
Fluteau parmi les joncs, clairon sur la mer vaste,
Chuchote en la feuillée, et pleure dans la vasque.

Puis, aux justes accords à son tour contribue
Ta sœur, la Nymphe Echo, dans tes grottes herbues ;
Et telle je te chante après que je t'ai bue.

21 février 1918.



LA MORT DES ŒILLETS

Au souvenir de Florentin Loriot.

L'imperceptible rumeur
D'une vie ardente exhale
Son désir paradoxal
En ces œillets qui en meurent.

Fin divine, qui dénoue
Deux odorantes paroles :
Une âme qui prend son vol,
Des fleurs qui brûlent pour nous.

Regarde mourir l'encens
Goutte à goutte au bord du verre,
Et rougir un peu la chair
Au bord de ses confidences.

De trahisons, d'amour vraie,
De princesse dans sa tour,
Ou de petite pastoure,
La fleur emporte un secret.

Toi, respire ici Chloé
Concupiscente, mais nice,
Qui au baiser de Daphnis
Tend sa bouchette collée.

Pour moi, j'évoque Renée
Vivien, qu'étouffa Eros
Sous les œillets et les roses,
Avec son cœur effréné.

A notre néant d'orgueil
Siérait tant la mort des fleurs ;
Abdiquer tout bas, sans leurre,
Au gré du vent qui nous cueille ;

Et renaître à la croisée
Des jolies filles de Perth ;
Pâmer sous leurs yeux d'eau perse,
Et leurs petits nez rosés.

A l'œillet aux tendres joues
J'ai cette ode consacrée,
Pour revivre en l'air sucré
Dans un parterre d'Anjou.

A FAVONE

VENT PRINTANIER,

POUR LE RETOUR DE FERNAND FLEURET

Imitation de l'Ode à Sextius.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris et Favoni

L'hiver qui durcit le cœur, qui durcit les mares,
Décampe avec ses tambours crevés par Favone,
Les Eoles printaniers des bois jouent aux barres,
Et l'Océan vert savonne.

Trahuntque siccas machinae carinas

Sur le sable on tire à l'eau la barque camuse.
Un petit zéphyr joufflu chante en ses poulies.
De révérences sans fin Favone l'abuse,
L'amuse une heure et l'oublie;

Ac neque jam gaudet arator igni

Puis des laitières sans bas va brusquer les jambes,
Qui de leurs mollets dorés aux prés font l'aumône,
Hier frileuses devant l'âtre où le fagot flambe
Comme un coq de cuivre jaune.

Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente lunâ.

Il mène le branle au chœur sacré des Charites,
Que Phoebé jalouse éteint avec sa topaze,
Jusqu'à l'heure où vient brouter, comme marguerites,
Les prés célestes, Pégase.

Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Nunc decet immolare, seu poscat, agnum...

Qu'on égorge un chevreau noir ; qu'à mon front d'augure
Favone, qui dans la feuille odorante lutte,
Favorise ton retour des rives Ligures,
Ami savant sur la flûte.

11 avril 1915.



DANSES

LA GAVOTTE

Au souvenir de M. Louis Duval.

Les moutons du Hameau par l'Idylle fondé
Ont pour bergers Rohan, Montmorency, Condé.
Un ballet pastoral groupe autour de cet axe :
— Une laitière au nez impérieux — le clan
Des ducs de porcelaine et des Marquises en
Saxe.

On danse, sur un air de Grétry, la Gavotte
De Céphise, et la Reine à ce pas est dévote,
Car il veut des baisers, des bouquets de gala ;
Si bien qu'Amour, passant, embarqué pour Cythère,
Se croit au terme, et crie aux bateliers : « A terre,
« Là ! »

Dépêchez-vous d'aimer, Belles. Dansez encor.
La Terreur va ruer dans ce frêle décor
Ses rhéteurs, les fourriers des assassins épiques.
Lamballe, oh ! prends les bras de l'amour pour licou.
Demain le Couperet. Doigts hideux sur ton cou !
Piques !

En ce parc d'opéra qui tremble aux airs de violes,
Les Mégères viendront danser les carmagnoles.
Au soufflet du bourreau répondront leurs clameurs.
Joue et gorge de lys, Grâces Autrichiennes,
Entendez-vous là-bas ce que hurlent ces chiennes?
— « Meurs! »

Marraine du doux bransle, ô Marie Antoinette,
Les nuits de lune, aux sons fêlés de l'épinette,
Revenez-vous danser sur l'herbe à Trianon?
Dans la robe à bouquets des hautaines bergères
Ressusciter l'antan des grâces bocagères?
— « Non ».



LA PAVANE

Au souvenir de M. Wilfrid Challemel.

Dans un parc irréel composé par le Nôtre,
Sur ces fonds transparents des pastels de Watteau,
Et ces gazons roussis où l'Automne se vautre,
Une Robe à paniers se pâme, Allegretto !
Que lutine un galant Pourpoint. Le jeu plaît au
Bon apôtre.

Mais plus près, adossée aux torses d'Aegipan
Dont la gaîne interrompt les rampes à balustres,
La troupe de gala des Princesses s'épand.
Eros, qui sur ses doigts compte, ô Belles, vos lustres,
Fouille d'un œil très fat en vos gorges illustres.
Sacripant !

Les Nuques de satin sont aux baisers en butte.
Hors des vasques d'onyx un jet d'eau s'effila.
L'odeur de bergamote avec les jasmins lutte.
Et c'est Rameau qui donne aux violons le la.
L'âme de Lulli chante aux hautois et sur la
Saquebute.

Quand le Duc pour danser s'avance, quel brocard
Ne s'émousse au plastron de sa grâce ancienne ?
Hors des basques l'épée en verrouil, avec art
Il tend, sous un flot de vieille valencienne,
Ses doigts bleus de saphirs à la patricienne
De brocart.

La dame alors fait signe aux pages de la Jupe
Qui haussent la grand' queue au rythme du ballet.
La danse est grave et lente où sa jampe s'occupe.
Le désir fait serment de très humble valet.
Quel diadème ! Ophir tremble aux rubis balais
De sa buppe.

La vieille France en hauts talons cambre les reins.
Le fin tricorne, aux airs de la flûte traverse
Vire et bat les deux temps scandés au tambourin.
Cependant qu'une belle aux lèvres peintes, perce
Charnellement des yeux le cavalier adverse,
Qui l'étreint.

Les Robes de parade à belle aune étalées
— Lampas d'orgueil sertis de perles sur le pan —
Et la lente Pavane à travers les allées,
Ce sont les pas comptés de Monseigneur le Paon,
Les gloires que la roue en pierrerie épand,
Ocellées.

DIVERSORIUM

JOCI

ONDINE

Entre mes bras fond la mollesse de ton torse. —
Quand une peine les métamorphose en source,
Je bois ta jeune vie à tes paupières douces.

Sur ta langue, serpent qui se darde, se love,
Et se rebelle entre tes lèvres, mes esclaves,
Je lape avidement les sucs de ta salive.

Ta féminité, sous tes cils d'aristocrate
Qui battent, mais non pas de pudeur hypocrite,
Me verse ton sang rose en sa coupe secrète.

Et l'ardente sueur dont le plaisir t'embrase,
M'imprègne dans ton lit, pleurs d'aube sur la rose,
Perles chaudes aux seins d'une belle coureuse.

Tes jambes dans le bain luisent comme la faille.
Et tu sembles par tes yeux glauques une fille
Des Eaux, qu'on entrevoit un instant sous les feuilles.

Sans doute tu naquis du flot qui frise et mousse,
Et fus Nymphe chanteuse aux roseaux du Permesse ;
Oublieux d'Aréthuse, Alphée eut tes prémices.

C'est pourquoi, sur un buis de flûte dolosive,
Je fausse ces trois clefs, afin qu'elles déçoivent
Mais charment ton oreille, émue aux jeux suaves.

Ma Rime, — Ondine dans le vent qui vire et valse, —
Fluteau parmi les joncs, clairon sur la mer vaste,
Chuchote en la feuillée, et pleure dans la vasque.

Puis, aux justes accords à son tour contribue
Ta sœur, la Nymphe Echo, dans tes grottes herbues ;
Et telle je te chante après que je t'ai bue.

21 février 1918.



LA MORT DES ŒILLETS

Au souvenir de Florentin Loriot.

L'imperceptible rumeur
D'une vie ardente exhale
Son désir paradoxal
En ces œillets qui en meurent.

Fin divine, qui dénoue
Deux odorantes paroles :
Une âme qui prend son vol,
Des fleurs qui brûlent pour nous.

Regarde mourir l'encens
Goutte à goutte au bord du verre,
Et rougir un peu la chair
Au bord de ses confidences.

De trahisons, d'amour vraie,
De princesse dans sa tour,
Ou de petite pastoure,
La fleur emporte un secret.

Toi, respire ici Chloé
Concupiscente, mais nice,
Qui au baiser de Daphnis
Tend sa bouchette collée.

Pour moi, j'évoque Renée
Vivien, qu'étouffa Eros
Sous les œillets et les roses,
Avec son cœur effréné.

A notre néant d'orgueil
Siérait tant la mort des fleurs ;
Abdiquer tout bas, sans leurre,
Au gré du vent qui nous cueille ;

Et renaître à la croisée
Des jolies filles de Perth ;
Pâmer sous leurs yeux d'eau perse,
Et leurs petits nez rosés.

A l'œillet aux tendres joues
J'ai cette ode consacrée,
Pour revivre en l'air sucré
Dans un parterre d'Anjou.

A FAVONE

VENT PRINTANIER,

POUR LE RETOUR DE FERNAND FLEURET

I.

Imitation de l'Ode à Sextius.

Solvitur acris hyems gratâ vice veris et Favoni

L'hiver qui durcit le cœur, qui durcit les mares,
Décampe avec ses tambours crevés par Favone,
Les Eoles printaniers des bois jouent aux barres,
Et l'Océan vert savonne.

Trahuntque siccas machinae carinas

Sur le sable on tire à l'eau la barque camuse.
Un petit zéphyr joufflu chante en ses poulies.
De révérences sans fin Favone l'abuse,
L'amuse une heure et l'oublie;

Ac neque jam gaudet arator igni

Puis des laitières sans bas va brusquer les jambes,
Qui de leurs mollets dorés aux prés font l'aumône,
Hier frileuses devant l'âtre où le fagot flambe
Comme un coq de cuivre jaune.

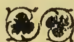
Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente lunâ.

Il mène le branle au chœur sacré des Charites,
Que Phoebé jalouse éteint avec sa topaze,
Jusqu'à l'heure où vient brouter, comme marguerites,
Les prés célestes, Pégase.

Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Nunc decet immolare, seu poscat, agnum...

Qu'on égorge un chevreau noir ; qu'à mon front d'augure
Favone, qui dans la feuille odorante lutte,
Favorise ton retour des rives Ligures,
Ami savant sur la flûte.

11 avril 1915.



DANSES.

LA GAVOTTE

Au souvenir de M. Louis Duval.

Les moutons du Hameau par l'Idylle fondé
Ont pour bergers Rohan, Montmorency, Condé.
Un ballet pastoral groupe autour de cet axe :
— Une laitière au nez impérieux — le clan
Des ducs de porcelaine et des Marquises en
Saxe.

On danse, sur un air de Grétry, la Gavotte
De Céphise, et la Reine à ce pas est dévote,
Car il veut des baisers, des bouquets de gala ;
Si bien qu'Amour, passant, embarqué pour Cythère,
Se croit au terme, et crie aux bateliers : « A terre,
« Là ! »

Dépêchez-vous d'aimer, Belles. Dansez encor.
La Terreur va ruer dans ce frêle décor
Ses rhéteurs, les fourriers des assassins épiques.
Lamballe, oh ! prends les bras de l'amour pour licou.
Demain le Couperet. Doigts hideux sur ton cou !
Piques !

En ce parc d'opéra qui tremble aux airs de violes,
Les Mégères viendront danser les carmagnoles.
Au soufflet du bourreau répondront leurs clameurs.
Joue et gorge de lys, Grâces Autrichiennes,
Entendez-vous là-bas ce que hurlent ces chiennes ?
— « Meurs ! »

Marraine du doux bransle, ô Marie Antoinette,
Les nuits de lune, aux sons fêlés de l'épinette,
Revenez-vous danser sur l'herbe à Trianon ?
Dans la robe à bouquets des hautaines bergères
Ressusciter l'antan des grâces bocagères ?
— « Non ».



LA PAVANE

Au souvenir de M. Wilfrid Challemel.

Dans un parc irréel composé par le Nôtre,
Sur ces fonds transparents des pastels de Watteau,
Et ces gazons roussis où l'Automne se vautre,
Une Robe à paniers se pâme, Allegretto !
Que lutine un galant Pourpoint. Le jeu plaît au
Bon apôtre.

Mais plus près, adossée aux torses d'Aegipan
Dont la gaîne interrompt les rampes à balustres,
La troupe de gala des Princesses s'épand.
Eros, qui sur ses doigts compte, ô Belles, vos lustres,
Fouille d'un œil très fat en vos gorges illustres.
Sacripant !

Les Nuques de satin sont aux baisers en butte.
Hors des vasques d'onyx un jet d'eau s'effila.
L'odeur de bergamote avec les jasmins lutte.
Et c'est Rameau qui donne aux violons le la.
L'âme de Lulli chante aux hautois et sur la
Saquebute.

Quand le Duc pour danser s'avance, quel brocard
Ne s'émousse au plastron de sa grâce ancienne ?
Hors des basques l'épée en verrouil, avec art
Il tend, sous un flot de vieille valencienne,
Ses doigts bleus de saphirs à la patricienne
De brocart.

La dame alors fait signe aux pages de la Jupe
Qui haussent la grand' queue au rythme du ballet.
La danse est grave et lente où sa jampe s'occupe.
Le désir fait serment de très humble valet.
Quel diadème ! Ophir tremble aux rubis balais
De sa buppe.

La vieille France en hauts talons cambre les reins.
Le fin tricorne, aux airs de la flûte traverse
Vire et bat les deux temps scandés au tambourin.
Cependant qu'une belle aux lèvres peintes, perce
Charnellement des yeux le cavalier adverse,
Qui l'étreint.

Les Robes de parade à belle aune étalées
— Lampas d'orgueil sertis de perles sur le pan —
Et la lente Pavane à travers les allées,
Ce sont les pas comptés de Monseigneur le Paon,
Les gloires que la roue en pierrerie épand,
Ocellées.

DIVERSORIUM

DIMANCHE D'AOUT

L'air qu'ont brutalisé les cloches tout à l'heure,
Tombant énormes dans les étroites ruelles,
S'assoupit au vol mou des papillons de beurre,
Aux calices hochés de visites charnelles.

Odeurs d'été, de parc ancien, de vieille France
Encor pure du sang de Marie-Antoinette ;
Paix du dimanche, où l'on savoure l'innocence
Du ciel, de l'eau, des fleurs, de son cœur, et des bêtes.

Sur les berges sont assises des jeunes filles
A regarder couler leur fraîche destinée,
Tandis que leurs amants futurs cueillent aux grilles
Le capiteux regret de la belle journée.

Assieds-toi sous ce hêtre où j'engrave ton chiffre.
Lis-moi Ronsard. Ce bois est sien qui va nous rendre
— Prestige des vers vifs où roucoulent des fifres —
Une ombre altière, au fond palpitante, Cassandre.

Arromanches, août 1908.

AUX POÈTES DE NORMANDIE

IL N'EST BON BEC...

1

Vard, c'est l'archer Gallois. *Frémine*
Chante Suresne et Bougival ;
Loriot, Tyr et Salamine.
Jean Lorrain, alias Duval,
Ravit Byzance en carnaval.
Paris, pris d'assaut par *Lucie*,
Skalde et guerrière, négocie.
Le pinceau de *Beuve* est Flamand
Bref, partout, fors en Béotie,
Il n'est bon bec que de Normand.

2

Un cru bourguignon enlumine
Certain queux, pinteur sans rival.
Du Permesse au Pactole émine
Phédre-Crésus. Sur un narval,
Moi, je vins du Pôle à cheval.

Courage, or, santé, j'apprécie
Sur tous dons la main réussie
Qu'incurva Dieu si congrument.
Quand la serre au bec s'associe,
Il n'est bon bec que de Normand.

3

Je le crois, je ne fais pas mine.
J'aime ces biberons du Val
De Vire, dont le nom chemine :
Et *Gaultier-Garguille,* et *Courval,*
Cauchois d'amont, Sagiens d'aval.
Onc ne fut leur suprématie,
Luth ou verre en main, obscurcie.
Masse ! Masse ! Gros *Saint-Amant.*
Quand de pinter il te soucie,
Il n'est bon bec que de Normand.

Couplet de rabiot.

Mais un gros seigneur vous domine :
L'Editeur. Ce fut Petit-Val,
C'est Lemerre. On meurt de famine
Ou de protêts sans son aval.
Où est le temps de *Charleval,*
« Que d'un blanc manger d'ambroisie
« La Muse en secret rassasie ? »
Scarron nous fait, ce conte, il ment.
Le gars rinçait le Malvoisie.
Il n'est bon bec que de Normand.

ENVOI.

Prince, s'il sied qu'on te mercie,
Ne dis pas *bis !* au compliment.
Ou crains à ta bourse autrement
Un *bis !* qui lui préjudicie :
Préface à placet balbutie,
Il n'est bon bec que de Normand.



RONDEL

La mort te marque par un signe
Comment elle te happera,
Par eau, feu, corde, et cætera...
Lis ton destin entre les lignes.

Brisé par ton chant comme un cygne,
Noyé dans ton trou comme un rat,
La mort te marque par un signe
Comment elle te happera.

Vipère qui glisse en ta vigne?
Escopette dans la Sierra?
Vieux remords qui t'étouffera?...
D'un ongle fin qui t'égratigne
La mort te marque par un signe



L'UBIQUISTE

Aux Folies-Bergères.

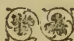
L'Ubiquiste, Messieurs, Mesdames, vous salue.
De douze gens j'habite en même temps la peau.
Des couleurs de Protée éclate l'oripeau.
Et ma forme ondoyante et diverse évolue.

Toute la Compagnie en un seul. Et chacun
Peut monter sans façon me toucher sur la scène.
En bas, en haut, devant, derrière, je suis UN,
Un seul, et cependant cela fait la douzaine.

Je suis l'Epoux, l'Epouse, et l'Enfant, et l'Aïeule,
La Cocotte, l'Anglais, le Soldat, le Bouffon.
Je tiens dans un éclair mille rôles, et seule
La boîte de mon corps n'est pas à double fonds.

Mon visage n'a pas de traits, il a des masques.
Je n'ai pas d'âge, pas de sexe, pas d'habit.
Je suis fait d'une étoffe et d'une chair fantasques,
Qu'un art prodigieux sculpte d'un doigt subit.

Assez de mots. Le Dieu qui de ses mains agiles
En mon corps de pantin enferme en raccourci
Tous les Pierrots, les Colombines, et les Gilles,
Déjà tire sur mes ficelles. Le voici.



A MADAME GABRIELLE RÉVAL

BALLADE.

« Adieu raisins ! ma cuve est pleine.
« J'ai tant écrit ! adieu Roman ».
Qui parle ? — La belle Lorraine,
Que Normands voudraient de Rouen.
Mais patience ! ce même an,
Mirasol, bruissant de proses,
Fleurira somptueusement
Rosier qui ne veut plus de roses.

Passent des filles par douzaine
Admirer leur jeune maman.
De *Bachelière* ou *Sévrienne*
Tout Paris se voulut l'amant.
Une aura bien de l'agrément,
Qui met l'Académie en cause.
C'est que griffe si joliment
Rosier qui ne veut plus de roses !

Tant qu'aux Mois féconds bout la veine,
Où saigne le flanc véhément
Comme une Victoire Thébaine,
Il faut aux durs enfantements

Offrir un beau corps écumant...
De ta rouge dépouille arrose
Autour de toi le sol fumant,
Rosier qui ne veut plus de roses.

Envoi.

Princesse au fier renoncement,
Croyez vous aux métamorphoses ?
Que fut un calice charmant
La lèvre en fleur, et qu'elle ment,
Rosier qui ne veut plus de roses ?

27 octobre 1913.



FAIENCE BRETONNE

Par la coiffe, le corselet, la jupe à fronces,
Elle est bretonne, — et sans le voir — garde un troupeau
De jars, trop sages pour tourner autour du pot, —
Mais qui bavent du jaune aux ifs verts d'un quinconce.

Plus loin d'Armor que sa toilette ne l'annonce,
Née à Paris, d'un ouvrier du *Grand-Dépôt*,
Elle servait au bar, du whisky plein la peau.
Des gigolos l'ont prise au col, et maint alphonse.

Son petit air de cruche et son teint campagnard
L'ont faite amie — à pot et à rot — d'un grognard
Tel que *Quatre-vingt-douze* en peint sur ses assiettes.

Comme elle est d'une pâte assez tendre, un galant
A prendre un avantage, a-t-il mis trop d'élan ?
— Car une fuite dans la pinte m'inquiète.



TABLE

Des Poètes et de la Gloire.

Pour les Servantes.

Écrit pendant la Guerre.

Aux Miens.

Compliments.

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères, 2, place des Lices.

G